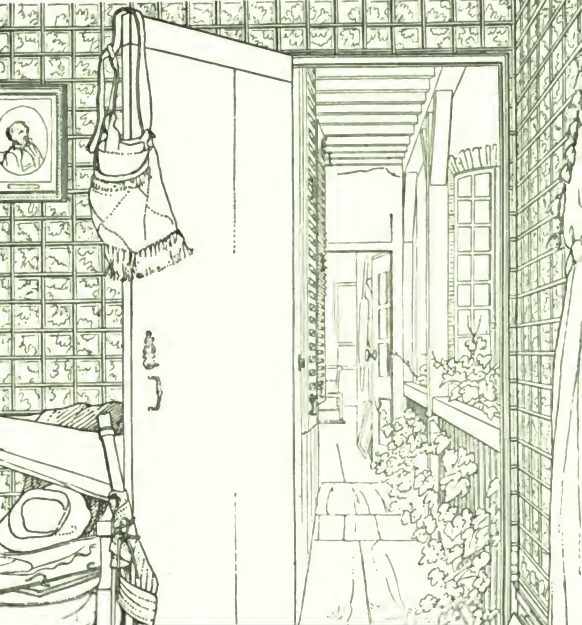




Gavarni ...

Eugène Daurand Forgues

PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*
1817

ARTES SCIENTIA VERITAS









1887

LES
ARTISTES CÉLÈBRES

GAVARNI

PAR
EUGÈNE FORGUES

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE 23 GRATURES

BIBLIOTHÈQUE DE L'ART

PARIS

LONDRES

J. AGAM, ÉDITEUR

G. BERT WOOD & Co

29, CITÉ D'ARTIN

175, STRAND



0,596

18 141"

ÉDITION SUR JAPON, TIRÉE A 100 EXEMPLAIRES

Exemplaire n° 98

DÉPOSÉ. — TOUTS DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

LES
ARTISTES CÉLÈBRES

GAVARNI

PAR
EUGÈNE FORGUES



LIBRAIRIE DE L'ART	
PARIS	LONDRES
J. ROUAM, ÉDITEUR	GILBERT WOOD & C ^o
29, CITÉ D'ANTIN, 29	175, STRAND

NC

1499

.G28

F72

Pen tang
Jérison
5.31.55
9247E

GAVARNI

(GUILLAUME-SULPICE CHEVALLIER, DIT)

1804-1866

CHAPITRE PREMIER

Enfance de l'artiste. — Ses premiers essais. — Départ pour la province. — Séjour à Bordeaux. — Voyage dans les Pyrénées. — La *Messagère* et les Costumes pittoresques. — Retour à Paris. — Premières lithographies. — Girardin et la *Mode*. — Balzac et la *Peau de Chagrin*. — La Révolution de Juillet. — Etudes et projets. — Les *Travestissements pour 1832* et les *Physionomies de la population de Paris*.

La vie des artistes, même lorsqu'elle est suffisamment connue, est toujours délicate à raconter. Leur nature est à la fois trop ondoiyante et trop complexe, leur génie trop spontané et trop divers pour qu'on puisse leur appliquer les procédés ordinaires de l'analyse. Quiconque l'essaye risque fort de voir disparaître en l'air ces papillons rebelles à la dissection, laissant à peine aux doigts lourds de l'entomologiste un peu de leur poussière dorée. Il en est ainsi surtout quand il s'agit d'un homme tel que Gavarni, et d'un art tel que le sien, tous deux également brillants et bruyants, mais fragiles par certains côtés, avec des charmes fugitifs qu'une critique trop laborieuse risque de flétrir et de déprimer. En pareil cas, la recherche exagérée du détail et de l'exactitude aboutira toujours à la confusion et à la sécheresse. Un inventaire de menus faits, un procès-verbal par articles microscopiques, sont impuissants à faire revivre une figure de cette taille. Tel a été pourtant, jusqu'à aujourd'hui, le principal souci des biographes de Gavarni. Presque tous l'ont étudié à la loupe, pour ainsi dire. Les pages suivantes, au contraire, ont pour but de dégager, plus simple et plus nette, la physionomie d'un des grands maîtres du rire, et de déterminer, autant que possible, le rang qui lui revient parmi ses émules en notre siècle.

FRANCE. — DESSINATEURS.

GAVARNI. — 1.

Guillaume-Sulpice Chevallier naquit le 21 nivôse an XII (13 janvier 1804), à Paris, dans une maison noire de la rue des Vieilles-Haudriettes, « maison d'un chaudronnier, à l'enseigne de Sainte-Opportune, » ainsi qu'il est relaté dans son acte de naissance. La famille était originaire de Bourgogne, entre Auxerre et Joigny, où les ancêtres de l'artiste exerçaient la profession de tonneliers-vignerons. Son père, Sulpice Chevallier, avait traversé la Révolution en qualité de capitaine de la garde nationale de son quartier, et avait conservé la trempe de cette rude époque. Sa mère, Marie-Monique Thiémet, était sœur d'un acteur du genre bouffon, doublé d'un caricaturiste, G. Thiémet, qui eut son heure de vogue et fit graver une série drôlatique intitulée : les *Moines Gourmands*.

Dans ce petit monde mi-provincial, mi-artiste, on vivait un peu au jour le jour, la bourse étant fort légère. L'enfance de Gavarni peut servir d'argument aux adversaires des éducations académiques. La modicité des ressources de ses parents fit qu'on chercha sans retard pour lui un enseignement professionnel ; d'ailleurs, les lois de l'époque n'avaient pas encore donné aux pédagogues le droit d'expérimenter *in animâ vili* sur la descendance d'autrui. Tout petit, il entra chez un architecte nommé Dutillard, qui habitait rue des Fossés-du-Temple, et qui devait lui apprendre les principes graphiques de son métier. Il n'y fit pas grand'chose, en réalité, sauf quelques griffonnages enfantins qui ne promettaient rien de fort brillant. Le plus souvent, il passait sa journée à polissonner librement en plein air et en pleine rue, commençant ainsi dès son enfance cet apprentissage du vrai Parisien qu'il est si difficile de faire plus tard. Il en sortit à treize ans pour entrer chez un fabricant d'instruments de précision, un certain Jecker. Puis il fit un court séjour dans une petite pension de la rue de Clichy, où il apprit un peu de calcul intégral. Enfin, à seize ou dix-sept ans, il arrive à l'École du Conservatoire des Arts et Métiers, et passe dans l'atelier de Leblanc, où il étudie le dessin de machines. Et c'est tout. A l'entrée de la vie, qu'on nous a depuis hérissée de tant de chausse-trappes et de diplômes, il se présentait la tête peu meublée, l'esprit grand ouvert, et la bourse très plate, avec une excellente santé et un vif désir de gagner sa place au meilleur du soleil ; tout ce qu'il faut, en un mot, pour réussir le mieux du monde.

Comme toujours en pareil cas, ce fut d'abord la soif du plaisir qui l'aiguillonna au travail. La jeunesse a des joies économiques et des

sourires à bon marché ; mais encore faut-il cependant pouvoir les argenter un peu. Le jeune Chevallier, ne voulant pas faire peser sur le mince



PORTRAIT DE GAVARNI PAR LUI-MÊME.

avoir de ses parents les frais de ses distractions, s'ingénia à tirer de ses propres ressources ce qui lui manquait pour faire figure parmi ses

contemporains. Dès 1822, il commençait à laver de pauvres petites sépias, tout empreintes de la roideur et de la sécheresse de son travail géométrique, et les portait chez une vieille marchande de dessins et de gravures, non moins besoigneuse que lui, qui ne les payait guère. Elle le présenta en revanche à un petit éditeur, Blaisot, qui lui commanda, pour les étrennes de 1825, ce qu'on appelait alors un *dépliant*, une longue bande de papier pliée en zig-zag dans un cartonnage léger. Le jeune homme couvrit sa feuille d'une guirlande de diabolins épigrammatiques et fantaisistes qui eurent un petit succès de vente. Ce n'était pourtant pas encore le Pactole. Il fallait vivre, et pour y arriver, le futur maître de la lithographie travaillait à graver des traits à l'eau forte. Un matin, son patron lui offrit un emploi singulier, qui devait lui rapporter 1.200 francs par an. Il s'agissait d'aller sur place graver le pont de Bordeaux. Le jeune Chevallier crut voir le chemin de la fortune s'ouvrir devant lui, et partit gaiement sans tarder, avec un de ses camarades.

Comme il arrive souvent ici-bas, une grosse déception attendait son enthousiasme naïf. Arrivé à Bordeaux, il se trouva dès le début presque sans ressources, ayant pour toute occupation un travail fastidieux, sous la direction d'un chef désagréable. Son camarade, au bout d'un peu de temps, renonça à la lutte et s'engagea. Le pauvre exilé Parisien n'eut même plus alors de confident pour ses déboires. Il eut beau chercher dans des amourettes passagères une consolation à ses ennuis, la vie lui tenait rigueur, et il ne tarda pas à être envahi par une affreuse mélancolie. Il n'avait pas encore cette habitude du travail qui devait être plus tard un de ses principaux ressorts. A peine ébaucha-t-il, durant cette année 1825, une ou deux très mauvaises toiles, une *Vue du port* entre autres. Enfin vers le mois de novembre, excédé de misère et de soucis, il eut avec son chef une dernière querelle, à la suite de laquelle il quitta son emploi, et se trouva un beau matin sur le pavé, la bourse fort légère sinon tout à fait vide, en face des terribles imprévus de la vie.

Qu'allait-il faire ? Une âme moins bien trempée se serait dirigée sans retard vers la maison paternelle pour y chercher un peu de réconfort. Le jeune homme n'eut pas cette faiblesse. Le sang des vieux chevaliers errants semblait courir dans ses veines, et l'amour des aventures, l'attrait de l'inconnu exerçait sur lui une irrésistible influence. Sans plus se préoccuper d'assurer ses ressources, il part, allant devant lui au hasard, confiant dans le destin et dans sa bonne étoile. Heureuse époque, où

l'on pouvait ainsi voyager sans autre richesse qu'un passeport. D'étape en étape, après bien des fortunes diverses, il arriva à Tarbes, au com-



LE PREMIER DESSIN DE GAVARNI.

Se chambre à Tarbes

mencement de décembre, n'ayant plus devant lui que quarante-deux sous et deux chemises. Il eut à traverser à ce moment de cruelles jour-

nées, de celles que toute la philosophie des cœurs forts ne parvient pas à rendre moins sombres. Mais, au commencement de 1826, il eut la chance inespérée de rencontrer dans le chef du cadastre départemental, M. Leleu, un homme bienveillant et doué d'une grande noblesse de sentiments. Ce fonctionnaire exceptionnel s'attacha le jeune Chevallier, dont il apprécia le talent, encore fort mince, lui donna un logement, le reçut à sa table, et s'en fit dès l'abord un ami. Alors les choses changent de face, et pendant les deux années qui vont suivre, il fera en pleine liberté l'apprentissage de la nature, et dépensera en courses à travers la montagne ses jeunes ardeurs de poulain échappé. On peut juger de son faire à cette époque par le croquis de son logis dans la maison de M. Leleu, que nous reproduisons ici : il est facile de reconnaître à la sécheresse du trait, au minutieux du détail, que le futur artiste n'a pas encore perdu les habitudes de son travail professionnel. Il s'essayait également à de maigres aquarelles, troubles et lamentables, tentatives presque enfantines qui ne promettaient en rien un maître de la lumière et de la couleur ¹.

Ce fut ainsi, courant de montagne en montagne, qu'il visita un jour le cirque de Gavarnie et en remporta dans sa mémoire l'inoubliable souvenir. Il eut, au reste, deux années durant, une rage continue d'escalades, d'échappées sans frein sur les grandes pentes des Pyrénées, une sorte de soif de la nature que rien ne pouvait éteindre. Il avait fini par ne plus reparaitre à Tarbes que lorsqu'il ne pouvait pas faire autrement. Son caractère se concentrait, gagnait en vigueur comme ses biceps au contact de cet air rude et fortifiant. Bagnères, Lourdes, Argelès, Luz, Saint-Sauveur, Barèges, Laruns, Oloron, Biarritz, Bayonne le voient successivement, toujours à pied, infatigable, avec son chien qu'un souvenir littéraire l'avait fait baptiser du nom prétentieux de Trilby. De mois en mois il promet à ses parents attristés de revenir auprès d'eux et toujours au moment de partir une dernière course l'emporte et le retarde. Continuellement à cheval sur la frontière espagnole, il défiait la malveillance de nos voisins rendus hostiles par l'invasion du duc d'Angoulême et de son armée.

Pourtant il fallait bien de temps en temps rentrer au gîte. Une

1. M^{me} Louis Leroy possède deux aquarelles de Gavarnie qui doivent remonter à peu près à cette époque, et qui confirment et au delà cette appréciation peut-être sévère en apparence. — A ce séjour à Tarbes se rattachent également les premières relations de Gavarnie avec son futur ami, *Oliv-Nick*, le père de celui qui écrivit ces lignes.

7542

épreuve au burin
par J. Goussier



BUSTE D'HOMME.

Fa-similé de l'eau-forte de Jules de Goncourt, d'après un croquis fait au eutre-deux par Gavarni.

commande assez inattendue lui était arrivée de Paris. Un vieil amateur, un peu éditeur et un peu artiste, nommé La Mésangère, publiait en ce moment des suites de ces costumes provinciaux que notre époque de civilisation outrée fait disparaître de jour en jour. Il avait vu chez Blaisot les premières lithographies du jeune Chevallier, et lui faisait demander par lettre cent dessins pour lesquels il lui offrait trente-cinq francs pièce. Mais après trois dizaines que l'éditeur ne jugea pas satisfaisantes, il suspendit la commande, qui ne fut jamais achevée.

Un jour vint pourtant où il fallut se résoudre à rentrer au bercail. Mais ce ne fut qu'au mois de juin 1828 que le jeune artiste se résigna à quitter la montagne, sa grandiose maîtresse, pour revenir à Paris. Le contraste était frappant et lui fut tout à fait profitable. Des hauteurs et des gouffres pyrénéens, où l'homme, passé à l'état de pygmée, ne jouait plus dans l'univers qu'un rôle insignifiant et effacé, il tombait dans la ville des villes, celle où l'humanité tout entière s'achève et se résume. Au lieu des froideurs calmes et gigantesques de la nature, au lieu des pics solitaires et des vallées désertes, il se trouvait perdu dans le labyrinthe infini de ces canaux de pierre où flue et reflue sans repos l'activité des hommes. Partout l'homme, et rien que lui, l'homme avec ses perpétuelles contradictions, sa laideur et sa beauté, sa richesse et ses misères, son rire et ses tristesses, sa grandeur de convention et ses petites vraies. Et non pas l'homme isolé, contraint et timide, mais la fourmilière, la foule où s'agitent obscurément et en pleine liberté toutes les individualités et toutes les audaces, tous les dévouements et toutes les convoitises. Le jeune homme rentrait dans cette fournaise le corps sain et vigoureux, l'œil net et reposé, l'esprit libre et ouvert. Il vit sur le champ le trésor pittoresque répandu autour de lui. Son œuvre lui sauta aux yeux, dès son retour; il ambitionna immédiatement l'expression de la vérité, celle qui féconde l'art, et dans sa vision passionnée du rôle qu'il se voyait dévolu, il exprimait naïvement en son journal ce besoin irrésistible qui le prenait de *sténographier* les gens au naturel : « A chaque retour d'un voyage dans Paris, écrivait-il, je suis persuadé qu'il est encore à décrire, et tourmenté du désir de l'essayer. Chaque fois, à chaque pas, j'y trouve beaucoup de choses, et pour compter les sentiments que j'y éprouve en un jour, il me faudrait une année. »

Aussi, pendant bien des mois qui suivirent, le jeune Chevallier se laissa emporter au développement naturel de ses facultés d'observation,

à l'étude ardente et continuelle du sujet qui s'offrait à lui. Installé d'abord rue Saint-Lazare, dans une de ces singulières usines à peinture où se forment les débutants de l'art parisien, il ne tarda guère à subir l'attraction de Montmartre, la falaise dominant toute la grande ville, le belvédère aérien d'où l'on peut embrasser à la fois tant de choses et tant de gens. Juché tout en haut de la butte, il s'en fit un véritable observatoire, et y poursuivit fiévreusement l'expression de ce qu'il voyait et voulait rendre. Sa production quotidienne, exclusivement tournée vers le commerce, n'offre encore rien de remarquable. Quelques vignettes éparses çà et là, de lourds grotesques publiés chez Giraldon, un recueil de *Costumes des Pyrénées* colorié par lui, et chez Rittner, une courte série intitulée *Les Cris de Paris*, le tout sans valeur et presque sans promesses. Vers le milieu de 1829, un de ses camarades le mit en relations avec Susse, le Goupil de l'époque, qui lui prit des dessins. Et comme le marchand lui faisait observer qu'ils n'étaient pas signés, et que pour la vente il lui fallait un nom, le jeune artiste, la tête encore pleine de ses chères montagnes, écrivit au bas de la feuille le nom qui fut son vrai baptême et sa vraie gloire : Gavarni.

A cette époque, son véritable travail est tout indépendant et personnel. L'œil constamment braqué sur l'humanité environnante, il l'emmagasine, pour ainsi dire, dans d'énormes cartons pleins de croquis patiemment et régulièrement entassés. Détail par détail, il l'analyse et la dépouille, revenant sans repos ni trêve sur des objets en apparence différents qu'il tourne et retourne dans toutes les postures imaginables. Des terrains, des maisons, des masures, son chien, ses visiteurs, ses parents, tout lui est bon comme modèle. Et il ne s'en tient pas seulement à l'anatomie des gens, il les revêt, les habille, fait froncer sur eux les étoffes, cambrer les corsages et flotter les jupons. Il a des habits qui sont des signalements et des gestes de membres isolés qui trahissent tout le corps. On sent venir en lui le modiste et le travestisseur extraordinaire qui devait inventer les débardeurs et les plus belles actrices de son temps. Au fond, c'est presque toujours à cette sévère discipline qu'on peut reconnaître le véritable artiste, c'est à cet effort persévérant de reproduction qu'il se forme et se développe. C'est là et non ailleurs que Gavarni prit une des plus grandes qualités de son génie, la souplesse aisée et abondante, et c'est avec ce labeur quotidien et assidu qu'il se créa une mémoire exceptionnelle, qui devait plus tard lui permettre de travailler de source et sans modèle.

L'année 1830 amenait avec elle deux événements : Gavarni fut choisi par M. de Girardin pour dessiner les costumes de son journal la *Mode*, peu de temps avant la révolution qui détrôna en trois journées le dernier des frères de Louis XVI. A ses yeux, le plus important sans doute de ces deux faits était le premier. Gavarni eut pendant toute sa vie l'horreur de la politique et de tout ce qui s'y rapporte. Il détestait au fond les triomphes bruyants et vulgaires de la populace. Il ne prit donc parti d'aucun côté pendant les *trois glorieuses*. C'est à peine même s'il croqua une ou deux silhouettes de barricadiers. Pour lui, le véritable Paris n'était pas là. La révolution faite, pendant que Grandville s'acharnait sur la royauté disparue, avec la persistance d'un taon, pendant que Philippon entamait une campagne plus ardente contre la royauté restaurée par Louis-Philippe, Gavarni se laissa entraîner à une ou deux caricatures politiques sans intérêt ni portée, qui avaient le tort grave de ne pas venir à leur heure, et de s'attaquer à des vaincus. Mais ce fut tout, et en nulle autre occasion son crayon n'intervint dans les luttes des partis. Il avait même gardé un certain regret de ces deux méchants dessins, et n'aimait pas qu'on lui en rappelât le souvenir. Plus tard, ses justes rancunes se traduisirent dans la série intitulée *Histoire de politiqueur et d'en dire deux*, où il railla si finement le vide de ces discussions d'estaminet où s'échauffent les têtes stériles des politiqueurs de bas étage.

Son entrée à la *Mode*, au contraire, marque un grand pas en avant dans la vie de l'artiste. Son existence jusqu'alors avait été un peu celle d'un rapin, et s'était écoulée dans un milieu assez vulgaire d'habitudes et d'idées. Son esprit n'avait pas encore acquis l'élégance réelle de ton et d'allure qu'il eut plus tard, et qu'il dut pour la meilleure part à son passage dans les bureaux du journal de M. de Girardin. Ce fut là qu'il rencontra bon nombre d'écrivains, — dont il préféra toujours beaucoup la société à celle des peintres, — entre autres Eugène Suë et Balzac qui devait, peu de temps après, lui demander l'illustration de sa *Peau de Chagrin*. Par eux et par d'autres, il arrivait à connaître les principales figures du Paris lettré et artiste de l'époque, les influents personnages qui font et défont les réputations d'un mot oraculaire lancé à propos dans un coin du salon à la mode : le marquis et la duchesse d'Abrantès, M. de Mortemart, Léon Pillet, Cavaignac, plus tard la famille Feydeau, qui pendant quelques années devint presque la sienne. Ses idées se développaient et s'affirmaient au contact d'hommes comme Berthoud



MON ÉPOUSE SERAIT-ELLE LÉGÈRE?

Fac-similé d'une œuvre de Jules de Goncourt, d'après une aquarelle de Gavarni.

et Alphonse Karr. Il lui arrivait bien quelquefois de s'ennuyer dans ce monde moins sans gêne et moins déboutonné que celui qu'il avait connu tout d'abord. Sa jeunesse reprenait alors le dessus et s'échappait en gamineries dont ses lettres à ses amis ont bien souvent gardé la trace. Une entre autres, qui n'a pas encore été publiée, donnera la note de cet esprit fait de boutade et de mystification. Elle n'est pas datée, mais doit remonter au commencement de l'année 1832 :

« A M. Emile Forgues.

« Faites-lui donc un dessin pour la *Mode*. — Oui, mais quoi ? devinez quoi ?

« Voyons, pour la *Mode*, ce journal si collet monté ; cette revue religieuse, ennuyeuse et royaliste, c'est-à-dire trois fois ennuyeuse !

« C'est un portrait de M^{me} la Duchesse de ci, qu'il demande ?

« Ou de M^{me} la Duchesse de ça ?

« Un prince français agenouillé devant Dieu ?

« Un héros breton succombant sous le sabre des bleus et disant : « Mon Roi ! »

« Ou le royal château de Prague, doré par un rayon d'espoir, au milieu des brouillards de l'avenir ?

« C'est le preux Kergorlay montrant du doigt Philippe, en plein parlement, et disant : « Cromwell ! »

« Ou bien le Roi martyr recevant le dernier des Condé sur les marches du ciel ?

« Ou ?....

« — Non ! Non ! Non ! Non !... Une femme qui gratte le ventre à des petits cochons.

« — S'il vous plaît ?

« — Une femme qui prend des mitaines pour gratter le ventre à des petits cochons.

« — Allons donc !

« — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. »

Au journal, dans la réalité, Gavarni fut bientôt en possession d'habiller tous ses contemporains, et devint le maître de toutes les élégances, l'arbitre de toutes les toilettes. Il y acquit très vite la coquetterie person-

nelle qui lui valut pour le reste de sa vie une réputation de dandysme longtemps méritée. Il y acquit surtout cette précieuse faculté de draper la figure humaine, de l'encadrer dans des étoffes congruantes, de lui donner, à l'aide du vêtement, sa pleine valeur et son relief. Ce chiffonnage charmant et délicat devint en peu de temps partie intégrante de son talent, s'y fondit par degrés et s'y harmonisa. On a bien souvent raconté la profonde admiration du célèbre tailleur Humann pour les habits créés par Gavarni, pour ses pantalons aux lignes savantes, pour ses gilets pleins de finesse et de correction. Nul n'a jamais su comme lui évaser gracieusement la jupe d'une redingote, cambrer une fine taille de gentleman dans le drap noir, onduler en courbes serpentine le rebord d'un chapeau de haut goût, et glisser sous le bras d'un flâneur élégant le stick souple et désignatif. Mais ce fut surtout aux femmes — pour qui la parure est une de ces nécessités dont on fait volontiers vertu — qu'il consacra dès le début presque tout son travail et sa science du costume. Sachant qu'à l'éternelle et fragile royauté de la femme il faut le luxe de la décoration extérieure, les affluents pimpants et claquants servant à la fois de bannière et d'enseigne, il entreprit de lutter avec la souveraine sur son propre terrain, et de la dominer par la coquetterie même. Il y parvint, et ce fut le vrai présage de son succès définitif. A partir de 1830, le nom de Gavarni se retrouvait de jour en jour plus fréquemment sur les lèvres roses des prêtresses de la mode. Seul, il savait ce qui convenait à ces papillons charmants et difficiles, il avait percé à jour leurs finesses et leurs malices, deviné leurs exigences, leurs volontés mystérieuses et changeantes, et satisfait leurs caprices les plus imprévus, leurs fantaisies les plus aériennes. Il composait avec les étoffes légères de l'époque de véritables écrins qui faisaient merveilleusement ressortir le joyau féminin. Costumes de ville ou de bal, travestissements de toute espèce, déshabillés provoquants ou discrets, tout sortait de son crayon avec une abondance et une facilité surprenantes. Toutes devenaient ses clientes, les belles et honnêtes dames, depuis la marquise jusqu'à l'actrice, depuis la lionne jusqu'à la lorette, la bourgeoise épanouie comme les célébrités des bals publics. Au théâtre, il habillait Déjazet et M^{lle} Georges, et bien d'autres, arrivant d'instinct à ce degré précis de convention qu'exige l'optique de la scène, et réussissant du premier coup à effectuer ce dosage étrange de faux et de vrai qu'on appelait alors *couleur locale*. — Mais, au milieu même de ces labeurs un peu secondaires, Gavarni

savait sauvegarder la réalité et la dignité de son art; pour être modiste, il ne devenait pas industriel. A ce point de vue, la femme de nos jours, il faut le reconnaître, n'a guère su maintenir la tradition; aussi mériter-elle les laideurs dont on l'affuble. Que dire d'une époque qui remplace Gavarni par Worth!

Avec l'année 1832, finit pour Gavarni la période des débuts et du tâtonnement. Dès cette date, l'artiste avait un nom et commençait à trouver un public appréciateur et fidèle. On le voit travaillant pour le *Musée des Familles*, se taillant dans l'*Artiste* une place très enviée et très en vue, inaugurant dans la *Caricature*, sous la direction de Philippon, la série des études sociales qu'il continuera bientôt au *Charivari*. On sent qu'il a conquis son rang dans l'estime des contemporains, et qu'un dernier effort le conduira de plein sol jusqu'à la célébrité. En attendant, il commence à se dégager du travail un peu terre à terre de l'illustration périodique, — qui conserve toujours, quoi qu'on fasse, un arrière-goût de boutique et d'ouvrage à la pièce, — et cherche à fixer l'attention de la masse indifférente et froide. Deux recueils de lithographies, les *Travestissements pour 1832* et les *Physionomies de la population de Paris*, commencent à répandre sa notoriété naissante hors des bureaux de journal, et lui ajoutent cet accent parisien qui précède toujours les réputations les plus vastes. Ni l'un ni l'autre cependant ne donnent encore la véritable idée de ce qu'il fera dans ses meilleurs jours et dans la pleine maîtrise de son talent. Son faire, déjà plus net et plus assoupli, a gardé encore quelque chose de guindé et de précieux. La sécheresse et la minutie des contours viennent encore gêner l'essor des personnages que son crayon pointu à l'air d'avoir fixés sur la pierre comme des papillons raidis et cloués sur le liège d'un collectionneur. Seules les qualités d'observation fine et de vérité qu'il déploierait plus tard sont déjà dans ces deux albums. On sent, surtout dans les *Physionomies*, que la puissante analyse de l'artiste a fouillé tous les visages qu'il a vus sur son chemin, disséqué un à un tous ces corps parfois difformes, scruté tous les recoins de ces âmes faubouriennes, revenant toujours, ainsi qu'il le disait, « d'un paysage de Ruysdaël au moulin de Montmartre, et d'un portrait de Van Dyck à la face de son portier. »

Ces deux recueils trouvèrent, auprès du public de 1832, moins émancipé que le nôtre des formules anciennes de l'art, un succès assez vif. La presse en parlait; ils se rencontraient fréquemment dans les salons. Et Balzac, avec cette bonne cordialité de camarade et d'ami qui fut

un de ses grands charmes, écrivait dans un journal un long article élogieux, dans lequel il disait en parlant des *Physionomies* : « La plupart » d'entre elles sont des chapitres d'un nouveau *Tableau de Paris*, écrit » par un Mercier qui a plus de talent que son prédécesseur. Gavarni » fait un livre à son insu, il vole les écrivains du jour. » Même en faisant la part de l'exagération bienveillante, on comprend toute la valeur d'un tel compliment sous la plume de Balzac, saluant en Gavarni un rival, et reconnaissant en lui, à côté du dessinateur, un chroniqueur de la vie sociale, un auteur d'excellent aloi; les anciens auraient dit : un poète.



HOMME ASSIS.

Fac-similé de l'eau forte de M. Julien de Goncourt, l'après un croquis de Gavarni.

CHAPITRE II

Gavarni littérateur. — *Le Journal des gens du monde*. — Sa chute. — Séjour à Clichy.
— Entrée au *Charivari*. — *Les Fourberies des femmes en matière de sentiment*. — *Les Etudiants*. — *L'Affaire Peytel*. — *Les Lorettes*. — *Les Enfants terribles*. — *Le Carnaval*.
— *Mariage de l'artiste*. — Séries diverses. — Départ pour Londres.

Gavarni, nous l'avons vu, préférerait volontiers à la société des hommes de son métier celle des écrivains et des gens de lettres. Il avait, en effet, vers cette autre forme de l'art, une attirance, curieuse à noter, et moins rare qu'on ne croit parmi ceux qui manient le crayon et le pinceau. Le côté analytique et développant du travail littéraire paraît tout d'abord facile à leur imagination emprisonnée dans le cadre et l'attitude; ils s'y attardent, s'y complaisent, et songent rarement à aller au delà. Pour Gavarni, cet attrait irréflecti eut pendant quelque temps l'apparence d'une seconde vocation, non moins ardente que la première. Pendant ces années 1831 et 1832, qui sont comme le pivot sur lequel tourne toute son existence d'artiste, on le voit acharné à recueillir une à une toutes ses impressions, toutes ses petites aventures, à les écrivrailler de droite et de gauche, sans repos ni trêve. Puis, excité par ses succès faciles d'amateur et de mondain, par la réputation qu'on fait indiscrètement à ses lettres galantes, il se laisse aller à son penchant nouveau et rêve de se dédoubler. Il écrit des vers, des nouvelles, et lit même en public, chez la duchesse d'Abrantès, son chef-d'œuvre, *Madame Acker*, que Curmer publiera plus tard en une ravissante plaquette et dont Gavarni, avec sa coquetterie raffinée, demandera l'illustration à Tony Johannot. La plupart de ces fleurettes — un peu fanées aujourd'hui — ont été recueillies en 1869 dans le volume intitulé *Manières de voir et façons de penser*. On y trouve en tout cas la série à peu près complète de ses productions purement littéraires, c'est-à-dire de celles où l'écrivain s'est cherché et qu'il a préméditées.

Il faut bien l'avouer, rien, dans ce volume, ne s'élève au dessus du plus médiocre romantisme. A part *Madame Acker*, une jolie nouvellette fantastique, le reste du livre est tortillé, précieux et guindé, écrit tout entier en



SI MON PINCE-NEZ M'EMPÊCHE DE VOIR, ÇA NE REGARDE PERSONNE !

Fac-similé de la gravure de Léveillé, d'après l'aquarelle de Gavarni.

phrases à facettes minutieuses. C'est à peu près un vieux fond de tiroir d'homme à bonnes fortunes, racontant avec un mystère affecté des riens sans portée, de minuscules brimborions d'histoires, une foule de petites choses pointues et fragiles. Les quelques pièces de vers sur lesquelles s'achève le recueil ont cette vague odeur de cimetière qui s'échappe des vieux albums de femmes jadis charmantes. Rien n'y révèle l'ombre d'un talent destiné à survivre, et peut-être eût-il mieux valu laisser à l'Oubli clément le soin de faire disparaître ces péchés de jeunesse, qui n'ajoutent rien à la gloire du maître. Ce n'est pas à dire, cependant, que Gavarni ne sût pas écrire. Il y a certainement en lui un écrivain; il y en a même deux. Le premier a laissé un grand nombre de lettres d'amour, dont la réunion en volumes se fera quelque jour sans doute, et laissera bien loin en arrière tous les recueils analogues, depuis celui d'Abélard et d'Héloïse, jusqu'aux *Lettres* de Mirabeau à Sophie. Nul n'a su, mieux que Gavarni, tourner ces jolies phrases de papillottes qui font le bonheur du sexe léger. On en trouverait des modèles dans les lettres de Latour, publiées dans les *Nuits de bal masqué*, qui sont celles que Gavarni adressa à la comtesse Dash, et au tome VI des *Causeries du lundi*, où Sainte-Beuve, dans une longue étude, a détaillé, pièces en main, l'un des nombreux romans de l'artiste.

Quant au second aspect du talent littéraire de Gavarni, le plus important sans contredit, c'est dans la suite immense de ses légendes qu'il faut le chercher. C'est là, et non ailleurs, que sa pensée se révèle dans toute son ampleur et toute son originalité. Il y a dans ces milliers d'aphorismes, humoristiques ou graves, parfois dialogués ou mis en action, toute une interprétation de la vie, un commentaire graphique et souvent tragique de la faiblesse et des misères humaines, quelque chose comme un Larochevoucauld moins sentencieux, moins prévenu, mais plus ouvert et plus vraiment appréciateur. Et de cette parfaite concordance entre l'idée et sa représentation pittoresque, il résulte un art tout spécial, une littérature d'essence particulière, qui s'adresse aux yeux en même temps qu'à l'esprit, et qui donne une extraordinaire impression de plénitude et de solidité.

Mais les tentatives littéraires de Gavarni devaient avoir pour lui de plus graves conséquences que la simple satisfaction d'une vanité assez peu justifiée. Après qu'il eut commencé d'écrire, le désir de publier lui vint tout naturellement. Il est rare qu'un auteur consente à priver le public du plaisir de goûter ses œuvres. De là à se faire son propre éditeur, il n'y a

qu'un pas, et la tentation est grande. Gavarni ne sut pas y résister. Encouragé par les succès obtenus vers cette époque par différents journaux bien lancés, il eut l'ambition de faire à son tour une gazette qui fût sienne et lui appartint en propre, où il pourrait à la fois utiliser son double talent d'homme de lettres et de dessinateur, développer l'un par l'autre, et s'affranchir de la nécessité d'offrir son travail à autrui. Il fallait pour cela ne pas sortir du public qui lui était familier, et l'affriander par l'appât d'une publication particulièrement soignée. L'idée à peine mûrie, Gavarni s'empressa de la mettre à exécution avec sa fougue et son audace ordinaires, aventurées cette fois sur un terrain périlleux. Il fallait de l'argent : il se mit en quête, n'en trouva point, emprunta, tout en préparant à travers mille tracas et mille difficultés, les premiers numéros de la nouvelle feuille. Après avoir un peu hésité, il s'arrêta au titre peu tapageur de *Journal des gens du monde*. Il fallait encore justifier ce titre, et Gavarni rêva de supplanter la *Mode* de Girardin, de faire de son journal l'arbitre de toute la mondanité élégante, le recueil indispensable à tous ceux que poursuit le désir du joli dans la vie. Le premier numéro parut le 6 décembre 1833, imprimé avec luxe sur un papier de choix, et fut distribué à domicile dans une couverture soyeuse nouée d'une faveur rose. Pour un peu, Gavarni l'eût fait porter par des huissiers à chaine et à mollets. Et en même temps, il était si peu entouré, son personnel était si lamentablement insuffisant, qu'il n'eût pas d'autre ressource que de faire lui-même une partie des bandes.

Le *Journal des gens du monde* eut le sort que promettait ce début à la fois splendide et misérable. Malgré la collaboration de gens de lettres et de dessinateurs déjà connus et aimés du public, Charlet, les Johannot, de Vigny, Dumas, il ne put traverser les difficultés inévitables de tout commencement. Gavarni avait beau se multiplier, donner sans compter sa copie et ses dessins, il ne pouvait suffire lui seul à alimenter son recueil de jour en jour plus exigeant, à mesure que les collaborateurs se décourageaient. Le défaut d'une administration sérieuse se faisait cruellement sentir, et l'artiste n'était pas fait pour y remédier. Le trou allait se creusant, où il ensevelissait son travail et son argent. Enfin un matin vint où, à bout de forces et de crédit, il fallut bien s'arrêter. Le *Journal des gens du monde* cessa de paraître au mois de juillet 1834; il avait eu tout juste dix-neuf numéros, et avait coûté à son directeur près de vingt-cinq mille francs, qu'il fallait rembourser, et dont notre héros n'avait pas le premier sou.



«Ma va, chissà!»

ELLE VA CHANTER!

Fac-simile d'une aquarelle de Giovanni



Elle a chanté

*Ercole Ferraro
gravé*

ELLE A CHANTÉ

Fac-simile d'une aquarelle de Gervais

Alors recommença pour lui, vers la trentaine, cette affreuse existence des tireurs de diable par la queue, déjà si pénible aux premières années de l'élastique jeunesse. Il lui fallut se reprendre à vivre tellement quellement au jour le jour, tiraillé entre son travail hâtif et son perpétuel besoin d'écus, sautant à bas de son tabouret de dessinateur pour courir au plus prochain mont-de-piété, toujours balancé entre la gêne et l'humiliation. Il connut cette année-là les longues heures écœurantes pendant lesquelles le débiteur insolvable attend chez l'huissier la promesse d'un répit, les entretiens odieux avec le prêteur à la petite semaine, les soirées désolantes où le lendemain apparaît comme un fantôme sombre et dange-reux, et par dessus tout, cette fatigue du ressort moral qui finit toujours par atteindre quiconque s'habitue à promettre sans être bien sûr de pouvoir tenir.

On pourra juger d'ailleurs, par quelques-unes de ses lettres pendant cette période, des difficultés dont il était assailli. Il avait, cette même année, retrouvé à Paris un jeune compagnon de ses escalades pyrénéennes, Emile Forgues, qui ébauchait au Palais de Justice une carrière d'homme de loi bientôt interrompue par la littérature. Les deux amis se recherchaient et se revoyaient le plus possible à travers les mille tracas de leur existence laborieuse; et quand il leur arrivait de ne pouvoir se joindre, ils faisaient ce qu'on ne fait plus guère aujourd'hui : ils s'écrivaient.

« A Emile Forgues.

(1834)¹.

« Petit cher,

« Que diable devenez-vous ?

« Moi ? Je viens d'avoir encore trois rudes batailles avec la justice du commerce, allez ! Et j'en suis sorti triomphant. Assignation, significations, affiches, toutes les herbes de la Saint-Jean. J'ai presque vu les trois charrettes.

« Autre chose. Il s'agit de gens qui veulent mettre des fonds dans le

1. Gavarni datait très rarement ses lettres familières. Il est assez difficile en conséquence de leur assigner un jour précis. Dans bien des cas, j'ai dû me borner à déterminer l'année.

Journal des gens du monde. Moi, j'ai par dessus la tête d'y mettre autre chose que des images.

« Une idée !

« (Ce n'est pas de faire du scandale dans l'eau, ni de rouer de coups les nymphes de Diane, ni de demander la déesse cagneuse en mariage, ni de la charmer par la *Monaco*, — avez-vous vu *Actéon* ?)

« Avant tout, pouvez-vous disposer de quelque temps ?

« Voici. Les gens dont je parle sont des marchands qui n'auraient pas la moindre prétention d'art dans cette affaire. On ferait avec eux tout ce qu'on voudrait, pourvu qu'on procédât honnêtement, et ce n'est pas là la question, — certes ! Il s'agirait, pour vous, de tailler et de rogner le marché d'abord, le journal ensuite ; de faire les parts de chacun et de vous en faire une.

« Je vous donnerais pour cela plein pouvoir et carte blanche.

« Vous gagneriez à cela, il me semble, quelque argent d'abord, — très certainement, et sans aucune chance d'en perdre, — ensuite une sorte de position.

« On offre un bureau, tout bâti, rue de Choiseul. Mordez-vous ?

« Il me faut un homme d'action, et un homme d'action avec qui je puisse m'entendre. Je vous demande un peu si ce n'est pas vous ? — Sans vous, bonjour ! »

Cette combinaison illusoire n'aboutit pas. Le *Journal des gens du monde* disparu, Gavarni lutta quelques mois contre la dette harcelante qui lui restait de son entreprise. En mars 1835, il fut mis à Clichy, en vertu de cette législation baroque, aujourd'hui si bien disparue que nos contemporains ont peine à comprendre ce que fut l'emprisonnement pour dettes. Il y conquit une de ses plus célèbres séries du *Charivari*, une de celles dont les légendes, à quelques années de là, se retrouvaient sur toutes les lèvres, et où son esprit féroce s'amusa à pailleter de clinquant les vêtements râpés du bonhomme Misère. Il prit d'ailleurs avec assez de philosophie cette privation — si pénible pourtant — de son activité libre. Il se vanta même plus tard d'être resté, par plaisir, huit jours de trop dans sa prison. Ce qui est certain, c'est qu'au dehors, la gêne la plus affreuse et la poursuite acharnée de ses créanciers l'attendaient de plus belle, ainsi que l'atteste ce billet désespéré.

« A Emile Forgues.

« Je suis toujours logé à la même enseigne.

« Je garde le mandat deux jours et m'en servirai si je suis trop pris à la gorge, — sans le moindre scrupule, bien entendu, — même sans dire merci, — attendu que rien n'est plus insignifiant, que « merci » dans de certaines circonstances, — sans rien dire, parce que les phrases encore sont alors plus bêtes que merci tout court.

« A la même enseigne, « chez la veuve Janneton (pourquoi ?), entre le midi et la Croix-Verte (pourquoi encore ?), derrière le mur de la semaine qui vient. » — *Le mur de la semaine qui vient* est joli.

« Du reste, *saisi et traqué*.

« Débouté d'une demande de sauf-conduit au sieur de Belleyme, qui n'entend pas que mon créancier soit suffisamment nanti avec ses deux saisies.

Reçu de M. Emile Forgues

un mandat de 200 fr. au 20 courant.

(On peut mourir.)

« GAVARNI.

Le 16 ou 17 décembre 1835 ».

L'année 1836 s'ouvrait ainsi, pour l'artiste, par un premier jour lugubre de pauvreté, qu'il a dépeint plus tard dans un brimborion de nouvelle intitulée : *Des dragées pour un manteau*. Les semaines s'écoulaient ensuite sans améliorer en rien la situation. La pénurie, au contraire, allait en s'accroissant, et le mois de mars finissait sur une saisie qui dégénérait en mai en une vente publique et forcée des meubles de Gavarni. La perspective d'un nouveau séjour à Clichy n'eut pas sans doute pour lui un aussi vif attrait que la première fois, car il disparut de la circulation, et se réfugia d'abord au cinquième d'une grande maison, chez des amis, puis dans la banlieue, à Saint-Ouen, au bord de la Seine.

Mais cette fois, la mauvaise fortune finit par se lasser, et les créanciers aussi. L'exil de Gavarni ne dépassa guère les limites d'une simple villégiature. En octobre, il était de retour à Paris, et se refaisait, vaille que vaille, une installation régulière, qu'il annonçait à l'ami dont l'assistance lui avait été plus d'une fois utile pour atténuer la rigueur des lois.



LA FEMME EN CHAPEAU.

Fac simile de l'eau-forte de Jules de Goncourt, d'après un croquis de Gavarni.

« A Emile Forgues.

« Cher-cher, je vais mieux, — me voici remonté sur ma bête, — mais je me suis délogé, et c'est une affaire pour moi de tous les diables !

« Et puis j'ai été vous voir, — plusieurs fois. Venez un de ces soirs, — mais j'irai avant, — vous me trouverez soi-disant tous les soirs. Certainement, tous les mercredis soirs.

« Rue Blanche, 43, — mais au fond de l'allée, à droite de la femme qui a deux pots sous les bras ; au deuxième étage.

« Toujours chez la veuve Jeanneton, entre le midi et la Croix-Verte, derrière le mur de la semaine qui vient. — Pourtant — enfin ! — Assez bien logé du reste. Sous peu de jours je serai riche. Avis au lecteur ; avis important. Qu'on se le dise !

« Voulez-vous venir ce soir samedi ? Je vous attendrai. — J'ai l'honneur de vous saluer. — G. — »

Pour lutter contre la débîne acharnée de ces misérables années, Gavarni avait deux moyens, qu'il employait tour à tour avec toute l'énergie et le ressort de son âme ardente : le travail et l'amour. Le premier fut la grande dignité de toute sa vie, le rachat de toutes ses faiblesses, et donna à l'ensemble de son œuvre l'ampleur et la solidité qui la feront vivre dans l'avenir. A toutes les époques de son existence, il fut un terrible abatteur de besogne. Deux ou trois ans plus tard, vers 1839, Gavarni fit cadeau à son ami Forgues d'un album comprenant vingt-huit épreuves avant la lettre de ses dernières lithographies, sous lesquelles il avait lui-même écrit les légendes en fines pattes de mouche. Le recueil était intitulé : *Une semaine de travail*. Plus tard, nous le verrons, au journal *Paris*, fournir tous les jours une pierre pendant une année entière. On conçoit qu'un ressort aussi fermement trempé pouvait donner confiance à celui qui en disposait, et l'on comprend mieux que les embarras d'argent n'aient jamais causé à Gavarni de trop graves soucis, certain qu'il était de pouvoir liquider sa situation par un de ces efforts titaniques. Et même, lorsque plus tard l'ennui de son métier d'artiste finit par le prendre, quand sa main s'énerva à dessiner les « bonshommes » quotidiens, c'est dans un autre travail, dans la recherche ardue des sciences mathématiques qu'il trouvait la distraction et le délassement nécessaires.

Quant à l'amour, cette autre ressource de Gavarni contre les tristesses des heures noires, ce fut autre chose, et ce qu'on en a dit naguère est souvent fort exagéré. Certainement, il eut plus que tout autre la préoccupation de l'éternel féminin. La femme a toujours été la grande inspiratrice de son art et l'un des grands intérêts de sa vie; mais elle n'a pas été le seul, loin de là. S'il s'est plu parfois à étonner ses contemporains par des attitudes à la Don Juan savamment calculées en vue de l'effet, il est bon de ne pas accepter sans critique quelques-unes de ces manifestations d'un amour-propre parfois un peu naïf. La vérité, c'est que pour Gavarni, — comme pour tout véritable artiste, — l'amour n'était le plus souvent que la curiosité de la femme, le besoin insatiable de déchiffrer l'énigme obsédante et cruelle qui est au fond de son regard. Cela seul suffit à expliquer pourquoi, pendant de longues années, il ne cessa d'aller de l'une à l'autre, des yeux noirs aux yeux bleus, des marquises aux lorettes, des femmes de lettres aux femmes de chambre, des reines de théâtre aux rouleuses des boulevards, demandant à toutes le secret que la nature semble leur avoir confié, et qu'elles gardent d'âge en âge, impénétrables comme des sphinx, tentantes comme des fées. Longtemps et tenacement il poursuivit ce mystère fuyant qu'elles se passaient de main en main devant lui, et qu'il voyait se dérober à sa recherche obstinée. Pour l'atteindre, il entreprit de lutter contre elles sur leur propre terrain, se fit très féminin, et voulut triompher de Célimène par la coquetterie même et la ruse ondoyante, par la souplesse gracieuse de son élan et la finesse de son intrigue. A bien des reprises il parut réussir, et put croire qu'il touchait au but. Le public même contribua à son erreur en faisant peser sur lui la redoutable notoriété de l'homme aux bonnes fortunes inépuisables. Un jour vint pourtant où il dut comprendre qu'à pareil jeu, les victoires sont des défaites que la vanité seule colore, que la femme — même dupe un instant — finit toujours par prendre sa revanche, et qu'en matière de sentiment, c'est le piqueur qui en fin de compte paye toutes les différences. Et pour cette raison, son œuvre, où il a enregistré avec tant de soin ses observations précises, et condensé si habilement le résultat de ses analyses quotidiennes, n'apprend déjà plus rien à notre génération sur la femme d'aujourd'hui. L'éternel pourquoi se pose de nouveau pour nous, et la sorcellerie féminine, un instant démasquée, a changé ses moyens et conservé tous ses effets.

En tout cas, il y a loin, pour Gavarni, de cette curiosité artistique à

la banalité méprisable de l'homme de plaisir. Dans ses spirituels *Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts*, M. de Chennevières, qui connaissait bien l'auteur des *Fourberies de Femmes*, a fait très finement ressortir cette froideur investigatrice qui dominait en Gavarni son attachement pour la femme, quelle qu'elle fût. On en trouvera également une preuve intéressante dans le récit qui suit, fait un soir à un ami, et qui est extrait d'une lettre inédite (1836) :

« Croirez-vous que ce soir j'ai trouvé encore une folle, une vraie folle ? J'étais avec A***, le jeune homme dont je vous ai parlé. Nous venions de dîner. Dans la galerie de l'Opéra, nous voyons une femme. Voyez-vous, ce que c'était, cela est indicible. Tous les hommes la prenaient pour une fille, — j'ai pensé que c'était autre chose ; et comme elle était arrêtée à regarder des fleurs, je lui ai dit : « Mademoiselle, voulez-vous prendre le café avec nous. » Elle m'a regardé sans me répondre ; — j'ai recommencé ma phrase ; elle m'a regardé alors, d'un air indigné d'abord ; puis elle a eu l'air de comprimer une envie de rire. Et puis, sans rire et sans colère, le plus froidement du monde, elle m'a répondu : « Je veux bien. » — Je lui ai pris le bras.

« Elle nous a conté qu'elle venait de dîner et ce que lui avait coûté son dîner ; et elle a sorti de sous son manteau un morceau de pain long. En entrant dans un café borgne de la rue Sainte-Anne, elle a donné ce morceau de pain à un garçon. Elle nous a dit : « Vous êtes bien gentils tous les deux ; êtes-vous frères ? » Nous avons répondu que nous étions cousins. Puis, comme nous avions pris notre café avant elle, elle a voulu nous donner du sien. Le garçon nous offrait de l'eau-de-vie que nous avons refusée ; elle en a voulu. Elle a renversé son café, elle a renversé son eau-de-vie, tout cela coulait sur la table, Elle nous a parlé de nous chanter une chanson, et nous a fait à propos de cela une allocution à laquelle il a été impossible de rien comprendre.

« Le langage de cette pauvre femme était un mélange de silences obstinés et de petites choses vagues et douces, comme un cri d'oiseau ; son air une confusion de sourire et de timidité excessive. Et au milieu de tout cela, parfois, un regard long et glacial, ou infiniment triste. Elle était jolie, — très jolie. Ses mains, surtout, étaient admirables.



UN DES DERNIERS CROQUIS DE GAVARNI.

Gravure de C. Maurand.

« Elle était grosse avec cela, venait, je crois, des Vosges, et n'était que depuis peu de jours à Paris.

« Je lui ai dit : « Vous avez souffert ? » Elle m'a répondu : « Oh ! oui. »

« Mon cher enfant, je voudrais cependant me coucher. En rentrant, tout à l'heure, je ne voulais pas ouvrir votre lettre, dans la crainte d'y répondre. Si j'avais su que je tomberais dans la folle, encore !

« Enfin elle a voulu aller au spectacle. Ma foi, bonjour ! J'ai peur des folles, à présent, quand cela devient trop long. Nous l'avons laissée. Elle avait fort envie du spectacle, et en nous quittant, nous a presque envoyés promener. Nous l'avons suivie ; elle a fait trente-six tours, la tête baissée, comme si elle cherchait, se heurtant dans les hommes, qui la regardaient et la laissaient, pensant : C'est une fille !

« Je pense aussi que c'est une fille, et aussi que c'est une folle. Voyez-vous, je passerais la nuit sans réussir à vous peindre cette femme. Il fallait l'avoir vue. Figurez-vous ce que la jeunesse, l'étrangeté et la folie peuvent apporter de richesse et de sentiments fins dans une physiologie de femme. Il a bien fallu que je me fasse une explication pour cet être bizarre. J'ai classé mon papillon. Voici mon thème.

« Cette pauvre fille est folle ; pas le moindre doute à cela. Folle de malheur ; malheur d'amour, cela va sans dire. Elle est grosse. Amour et misère encore, chose toute simple. Elle a été jetée à Paris. Bien.

« Maintenant, j' imagine qu'elle est tombée dans un lieu suspect. Je l'ai entendue parler d'une hôtesse ; imaginez l'enseignement du vice à une folle, et la folle qui va, rieuse et triste, mener par les rues la demi-intelligence du métier, et la moitié d'un tendre regret ! Mon cher ami, quelle figure de roman !

« Voyez-vous la folle sourire à l'homme qui passe et l'oublier quand il revient, puis se ressouvenir qu'elle doit être gracieuse, puis s'arrêter et frissonner. Et tout oublier ensuite, plaisir et malheur, misère et tendresse, et se gratter le ventre qui lui démange, et jeter à son compagnon étonné un regard vide qui le traverse, pour chercher derrière lui dans l'espace une réponse à cette question de la folie, — de la raison peut-être : Qu'est-ce que quelque chose veut dire ?

« Imaginez-lui des compagnons. Que ce ne soit pas nous qui n'étions que des curieux, que ce ne soit pas moi qui ne suis que penseur.

« Allez chercher le premier venu. Ce sera un homme sensible et bon, je suppose, ou bien un homme vulgaire, un être aux appétits positifs; qu'importe. — Les dialogues et les scènes que vous entrevoyez, n'est-ce pas, sont à faire pleurer ou à mourir de rire.

« Révez cela. Bonsoir.

« Je vous prie de me renvoyer cette histoire de folle pour que je la copie quand j'aurai retrouvé la clef d'où est mon livre. Je l'ai perdue ce soir, ce qui m'arrange fort, attendu qu'il se fait deux heures du matin. »

A travers son travail et ses amourettes, Gavarni finit, vers cette époque, par retrouver l'équilibre à peu près régulier de son existence. Son logement de la rue Blanche, devenu peu à peu confortable, cessa d'être bouleversé par des saisies hebdomadaires. L'année suivante, il émigra au numéro 1 de la rue Fontaine-Saint-Georges, où il avait loué, à l'angle des deux rues, un assez grand appartement, organisé par lui avec un luxe inouï de trucs et de mécaniques diverses. Ce fut là qu'un beau matin le propriétaire du *Charivari*, Philippon, vint le chercher, et lui demanda de continuer le succès remporté par Daumier avec son *Robert Macaire*. Il proposait de faire un Robert Macaire en jupons. — « Robert Macaire, répondit Gavarni, c'est la filouterie; cela n'a pas de sexe. Quand ce serait une femme, cela n'y ferait rien. C'est la filouterie féminine qu'il faut faire. Voilà ce qui est neuf. »

Et là dessus, transformant à son tour l'idée qu'on lui avait apportée, il offrit au journal la série des *Fourberies de femmes en matière de sentiment*; où pour la première fois il révélait la largeur et la philosophie sceptique de son talent, et qui fut aussitôt suivie de deux autres séries, la *Boîte aux Lettres* et les *Leçons et conseils*. Le succès fut aussitôt très franc et très complet. Dès lors Gavarni fut installé au *Charivari*, et y commença cette longue et assidue collaboration, qui devait durer une dizaine d'années. Ce fut là qu'il donna le plus clair de son travail, et la partie de son œuvre parue dans le journal satirique du règne de Louis-Philippe compte plus d'un millier de pièces que le public de nos jours connaît et admire encore presque toutes. Il suffira de citer seulement ici les principales, *Clichy*, les *Artistes*, les *Etudiants*, le *Carnaval*, les *Débardeurs*, les *Coulisses*, les *Impressions de ménage*, les *Lorettes*, pour qu'aussitôt dans l'esprit du lecteur, se déroule la sarabande fantastique

des personnages sortis tout vifs du crayon de Gavarni. Cette persistance de sa renommée, à peine ternie après un demi-siècle, n'est pas une des moindres preuves de la maîtrise de l'artiste, et de son droit à figurer au premier rang de ceux qui ont rendu son époque illustre et féconde.

C'est qu'aussi cette œuvre n'est point ordinaire. Il n'y faut pas chercher la plaisanterie vide et sans but, celle qui fait rire un instant et disparaît avec les circonstances dont elle est née. A ce point de vue, on peut dire que Gavarni n'a pas été un simple caricaturiste, et que son œuvre, à proprement parler, n'est pas du domaine de la caricature, au sens vulgaire du mot. Il y a en lui avant tout un grand généraliseur. C'est en synthétisant continuellement les détails significatifs et caractéristiques de la vie humaine, qu'il arrive à créer ces séries de personnages si profondément vrais et vivants, ces types parfois effrayants de réalité, ces êtres qui représentent chacun une fraction de l'humanité, et qu'on n'oublie plus après les avoir vus, ne fût-ce qu'une fois. Son art consiste à grouper plusieurs ressemblances en une ressemblance unique et définitive. Le comique n'y est le plus souvent qu'un moyen et non pas un but. Plus et mieux peut-être que Balzac, Gavarni a su traiter la comédie humaine; il ne l'a pas seulement écrite en ses légendes, il l'a fait mimer aussi par ses personnages si divers, et qui résument en eux toute la portraiture de son temps. Et si tant est, — comme le veulent les plus avancés de nos esthéticiens, — que l'Art soit une expression fidèle et souvent douloureuse de la vie, quiconque a jeté les yeux sur l'œuvre de Gavarni lui reconnaîtra d'emblée tous les caractères qui font l'artiste grand et durable dans la mémoire des hommes.

A dater de son entrée au *Charivari*, l'existence de Gavarni acheva de redevenir à peu près normale. La pénurie se faisait bien encore sentir de temps en temps, mais ce n'était plus la même chose, et les accents en étaient moins tristes, comme on en pourra juger par le billet suivant :

« A Emile Forgues.

« 1838.

« Mon cher et bon Emile, me voici encore aussi gueux ce matin que l'autre jour. Il y a une semaine, j'avais dû envoyer à un mien ami 250 francs dont il avait le plus pressant besoin; et pour moi-même, pour les « plaisirs de mon bel âge », j'avais mis ma montre en gage. —



JALOURET, VOUS ÊTES UN POLISSON!

Photog. directe de l'aquarelle de Giovanni de la collection du prince Soutan.

J'en étais là quand ta pauvre petite lettre est venue avec deux autres choses : une ancienne amie qui venait avec un retour de tendresse et un besoin d'argent, — au diable, pour le coup ! — et d'autre part un long récit de l'infortuné César Gardeton, qui me demandait habit, veste et culotte, ou une feuille de vigne au moins, pour couvrir « ce que la décence l'empêchait de nommer », — indécence que des brigands avaient mise à l'air avec accompagnement de coups de pied et de coups de poing. — Avec cela, deux billets à rembourser. — *Idem*, un bon de la *Chronique de Paris*. Le tout sans compter les obligations courantes, bien entendu....

« Eh bien je n'ai pensé qu'à deux choses, en mettant le reste de côté : à toi et Gardeton. Je veux dire Gardeton et toi. Son malheur, ami, mérite de passer le premier. Tu as une culotte, j'imagine. — J'ai donc culotté Gardeton ; mais ce matin je ne te donne pas encore d'écus. J'ai fait auprès de Susse les dernières des bassesses pour avoir ces écus : il m'a manqué de parole hier ! — A demain, ami ; emprunte à ta mère — tu rendras. Emprunter et rendre vaut peut-être mieux que ne pas emprunter.

« P.-S. — Ne bougonne pas si je te donne toutes ces explications. Si tu ne veux pas que je te les doive, en y réfléchissant un peu, tu conviendras que *tu me dois* au moins de les entendre. »

A cette prospérité relative, Gavarni ne manqua pas, avec son ouverture et sa cordialité ordinaires, d'associer ceux de ses amis qui n'avaient pas déserté sa mauvaise fortune. Il y ajouta seulement une ou deux relations de plus fraîche date et qu'un attrait naturel avait désignées à son bienveillant accueil. Dès lors, presque tous les samedis soirs, se réunait chez lui, en vertu d'une convention tacite, une sorte de société d'artistes, de gens de lettres et d'hommes du monde qui resta célèbre parmi les contemporains. Dans le petit salon, à l'angle de la rue, décoré de quelques portraits à l'aquarelle et de quelques rares toiles du maître de la maison, se retrouvaient Balzac, Ourliac, Henri Monnier, Laurent Jan, le duc d'Abrantès, Arnould Frémy, le docteur Aussandon, Louis Leroy, Alphonse Karr, le marquis de Chennevières, qui a si bien décrit dans ses *Souvenirs* l'aspect de cette bande bigarrée. Et malgré l'absence de luxe qui régnait dans la maison, l'entrain des convives, l'esprit endiable d'Ourliac et d'Henri Monnier, la pleine liberté dont on jouissait



CHANTEURS AMBULANTS.

Fac-simile de l'eau-forte de Jules de Goncourt, d'après un croquis de Gavarni.

sans réserve, une ou deux séduisantes figures féminines qui se trouvaient là sans préméditation, tout cela retenait bien avant dans la nuit les privilégiés auxquels Gavarni avait ouvert sa porte. « Ces nuits, disait-il lui-même, dans une lettre remarquable, ces nuits résument la journée, la journée elle-même. On pense à sa pensée, on rêve au rêve, on se moque de tout, de la vie, de l'art, de l'amour des femmes qui sont là et qui se moquent de la moquerie ! Philosophie, musique, roman, comédie, peinture, médecine, amours, luxe et misère, tout cela vit ensemble, rit ensemble ; quand ces intelligences barbuës et ces plâtres vivants habillés de satin sont partis, il reste ici pendant deux jours une odeur de punch, de cigare, de patchouli et de paradoxe à asphyxier les bourgeois. On ouvre les fenêtres et tout est dit ¹. »

Comme il adient toujours en pareil cas, ces soirées tout intimes finirent par être connues du public, qui voulut en forcer la porte. Des hommes d'argent, des politiciens, des vaniteux d'espèce diverse cherchèrent à s'y introduire, et Gavarni, pour ne pas blesser ces dangereux personnages, se résigna enfin à supprimer ses samedis, que la foule eût fait bien vite dégénérer.

Il atteignait ainsi l'année 1839, qui marque son entrée définitive dans le succès plein et continu. A cette date, il publie la fameuse série des *Etudiants*, dont la réussite fut prodigieuse. Dès le matin, on s'arrachait aux tables des cafés les numéros encore humides du *Charivari*, et chez Martinet, des groupes curieux stationnaient devant la dernière lithographie où l'artiste avait fixé pour toujours la physionomie d'un de ces étudiants-bousingots que notre époque ne connaît plus, et qu'elle a remplacés par les jeunes messieurs roides et gourmés, les substitués en herbe, les refroidis de tout genre qui peuplent les Facultés. Bien avant Mürger, Gavarni avait trouvé la note comique et sentimentale à la fois du vieux Quartier Latin, — disparu lui aussi. Il avait décrit, en quelques légendes pimpantes et lestes, ces amourettes de grisette à écolier, avec les fins de mois et leurs alternatives de luxe à bon marché, leurs peines vite envolées et leur perpétuel plaisir de vivre. Toute la jeunesse de son temps se reconnut dans ces portraits successifs si légèrement touchés par le crayon complaisant de l'artiste. L'effet en fut immense et durable. Des générations d'étudiants cherchèrent longtemps dans Gavarni leurs

1. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, tome IV.

mœurs et leur raison d'être. On peut dire que son influence a été grande sur nos pères immédiats ; et de nos jours encore, quelques attardés s'efforcent follement, dans les Universités de province, de faire revivre les traditions perdues, et de ressusciter les joies pures de la Grande-Chaumière et les amoureuses désintéressées.

Au milieu de son succès, Gavarni fut douloureusement atteint dans ses amitiés. Parmi les assidus de sa maison se trouvait un journaliste et un écrivain, nommé Peytel, dont le principal titre à la notoriété était un de ces minces livrets illustrés comme on en publiait alors, une *Physiologie de la Poire*, dont les allusions satiriques avaient eu un certain succès. Gavarni apprit un matin que Peytel était accusé d'avoir tué sa femme, et qu'il était traduit devant la cour d'assises de Bourg. Il faut dire, à l'honneur de l'artiste, qu'il n'abandonna pas celui qui avait été son ami. Il remua ciel et terre, réunit chez lui tout ce qu'il connaissait de gens de loi, et partit pour Bourg en compagnie de Balzac. Même après la condamnation inévitable de Peytel, Gavarni revint vers lui, reçut ses dernières confidences, rédigea son recours en grâce et fit auprès du Roi et de ses ministres les derniers efforts pour obtenir une commutation de peine. Malgré l'intervention bienveillante de la duchesse d'Abrantès, il échoua. Louis-Philippe, après de longues hésitations, laissa la justice suivre son cours, et Gavarni eut la douleur de n'avoir pas réussi à sauver la vie de Peytel. Il y avait d'ailleurs en lui un côté charitable qui se révélait souvent par des actes d'une bonté douce et aimable. Il avait gardé de son passé de chicanier quelques attaches à la *Gazette des Tribunaux*. Une place de rédacteur venant à y vaquer, il l'offrit d'abord à l'un de ses amis ; puis, se souvenant tout à coup d'un malheureux dont la situation demandait un prompt secours, il écrivit au premier le joli billet suivant : « Ami, en te parlant de cette toute petite affaire de la « *Gazette des Tribunaux*, — dont tu n'aurais pas eu pour ta dent creuse, « — j'oubliais que j'ai un autre ami qui se trouve, à l'heure qu'il est, « sans le moindre pain. Donc, prince, je te dis bonsoir et je dis bonjour « à l'autre. Tu comprends. — C'est mon pauvre Faublas-Morère, mon « Arlequin-Morère, mon *père* Morère, qui n'a pas mangé depuis deux « ou trois ans ; le protecteur de Gardeton, qui ne demandait jusqu'à « présent qu'un baiser pour lui et un morceau de pain pour son cama- « rade ». — Je vais donner le morceau de pain à lui ; baisera l'autre qui voudra ! »

Pendant les années qui suivent, Gavarni continue ses plus belles séries du *Charivari*, entre autres son fameux *Carnaval*, qui se compose de deux ou trois suites, et qui est resté célèbre. Depuis son retour à la prospérité, l'activité superflue de l'artiste s'était dépensée presque tout entière dans ces folies périodiques qui s'emparaient alors de tout Paris aux approches du Mardi-Gras. Presque tout l'hiver, Gavarni, donnant congé à ses habitués du samedi, enrôlait les plus intrépides et les plus intimes de ses amis dans une sorte de compagnie franche dont il était le chef suprême et indiscuté. Il inventait pour eux des travestissements et des masques, entre autres ce fameux *Patron de bateau* qui fit fureur de 1838 à 1840, aux *costumades* du confiseur Berthelelot et aux *rigodons* qui se tenaient chez Deffieux, et qui se composait d'une chemise en mérinos rouge, d'une veste courte et blanche à deux rangs de boutons d'argent, d'un pantalon de velours noir tombant sur des bas de soie rouge, avec un chapeau de paille dans le ruban noir duquel étaient passées une branche de saule et une pipe d'argent. Il perfectionnait, pour l'élément féminin de ces parties de plaisir, ce fameux costume du *Débardeur*, si longtemps en faveur, et qui est resté un modèle du genre. Ce fut, à l'époque, une véritable passion, et plus d'une honnête bourgeoise rêva de désertir le foyer conjugal pour revêtir ce séduisant travesti, si pimpant et si gai, si modeste en apparence, et si traltesusement révélateur dans la réalité. Puis vinrent les bals des Variétés et de l'Opéra, avec l'apothéose brutale de lord Seymour, et ce carnaval outré et licencieux inventé par un banquier amateur de goguettes, qui se cachait sous l'illustre pseudonyme de Chicard, et qui avait installé dans la grande salle des *Vendanges de Bourgogne* un bal célèbre dont Gavarni fut à la fois le dessinateur et l'historien. De tout ce dévergondage d'esprit et d'allures, l'artiste sut extraire et noter le côté graphique et saisissant, dégager même plus d'une fois l'amertume philosophique qui est au fond de toutes les folies humaines, et son œuvre en a conservé un reflet durable, une originalité très spéciale, qui font de lui le premier et le seul peintre vraiment carnavalesque, une sorte de Dante chantant le Paris des jours gras.

Il avait d'ailleurs, même au milieu de l'entraînement de ces heures folles, des retours de cette morale voisine de celle de La Rochefoucauld dont il était coutumier, et qu'il assaisonnait d'une pointe de raillerie bon enfant. La lettre suivante, écrite ainsi entre deux sauteries, en

changeant de costume, est un curieux document de sa psychologie particulière :

« A Emile Forgues.

« Mardi gras 1841.

« Ne parlions-nous pas, Emile, tout en boutonnant nos gants, de ces coïncidences extraordinaires par lesquelles, à une heure de la vie, deux personnes se retrouvent, deux souvenirs se rejoignent, revenant chacun d'un monde à part, ramenés par le hasard, — de ces rencontres qui feraient croire au merveilleux et douter du hasard, s'il était permis à la réflexion de s'étonner d'autre chose que du hasard.

« — Non, le hasard seul est merveilleux, parce qu'il est inintelligent.

« — Rien de ce qui est intelligent ne saurait émerveiller l'intelligence. On n'a pas vu les magiciens des contes de fées s'étonner eux-mêmes de leur magie. — non, c'est l'enfant qui lit le conte qui s'étonne. La mécanique céleste est infiniment plus simple qu'une montre de Bréguet, mais Dieu n'est pas plus surpris du mouvement de l'aiguille qu'il ne l'était du mouvement de la terre, — et dans la rencontre fortuite de deux bourgeois de Paris au cap de Bonne-Espérance, par exemple, il peut y avoir de quoi faire s'ébahir Dieu même.

« L'arrivée d'une personne inattendue au moment où l'on parle d'elle est d'un merveilleux assez ordinaire. On a dit : Quand on parle du diable on en voit la queue.

« — Tu reçois, toi, une lettre d'une personne oubliée depuis longtemps, — c'est la visite d'un souvenir complet, tout un passé qui revient à ta pensée. Et voilà que, dans ce moment même, à cette heure même, ce jour-là, ta mère te fait appeler, et encore tout distrait de ce souvenir, tu trouves auprès d'elle une autre personne oubliée, un autre passé, tout un autre souvenir, aussi lointain, aussi inattendu que le premier ! — Ils étaient aussi loin l'un de l'autre qu'ils l'étaient de toi, et le hasard a fait qu'à la même heure ils ont pensé à te revenir, il leur a mesuré la route, et ils se sont rencontrés chez toi ! C'est bien plus extraordinaire que la queue du diable de tout-à-l'heure.

« Vois quelle différence immense il y a déjà entre ces deux extraordinaires. Pour les évaluer en chiffres, on pourrait dire qu'ils sont entre eux comme deux est à quatre — l'un est le carré de l'autre,

« Et ce qui m'est arrivé, — ce qui nous est arrivé cette nuit, — n'est-ce pas bien autre chose ?

« Lis ce que j'écrivais naguère, à la date de Rouen, — ce charmant voyage divisé en deux journées, — un bateau, un paysage, une femme pour chaque journée ; ces deux plaisirs bien complets résumés tout entiers par deux visages — un jour, par les regards si doux de cette chère enfant que j'aimais tant « en passant devant Elbeuf » ; — le souvenir du lendemain, l'oubli de la veille, dans le minois bienveillant de la belle dame au chapeau rose, et que j'avais presque pleurée en changeant de bateau. Et voici ces deux femmes assises en face l'une de l'autre, ces deux souvenirs quasi-jumeaux, frères sans le savoir, qui me revenaient de si loin ! Ces deux bateaux à vapeur amarrés le long de cette contredanse, dans ce salon de satin jaune !

« Ce hasard extraordinaire ressemble à celui dont tu me parlais. Ceci est aussi prodigieux que cela. Mais que ceci arrive dix minutes après avoir parlé de cela (je ne sais plus à propos de quoi), — que cette chose déjà compliquée de hasard se complique encore de ce pressentiment, voilà, n'est-ce pas, un fait d'un ordre bien autrement étrange !

« J'y ai pensé au bal de l'Opéra ; j'y ai pensé au bal de la Renaissance ; — nous y pensons longtemps.

« C'est au moins le cube de la queue du diable. »

Dès cette époque, Gavarni est en pleine possession de lui-même et de son art. Il a atteint cette science consommée du faire, cette habileté de pratique qui manquaient à ses premières séries, et qui donnent désormais à ses *Œuvres nouvelles* cet attrait de perfection qui est le propre des maîtres. MM. de Goncourt, qui ont eu la bonne fortune de le voir souvent travailler, ont rendu en quelques lignes magistrales, qu'il est indispensable de reproduire ici, les finesses de cette méthode dorénavant sûre de ses effets. « Avec les recherches, avec les découvertes des « procédés employés par lui depuis quelque temps, à partir notamment « de 1843 ; avec le bouchon de liège qui fait sous ses habiles doigts les « demi-teintes de la gravure du *Keepsake* anglais ; le lavis d'encre qui « rend les noirs intenses de la soie et du velours ; avec une plume qui « s'écrase au milieu du travail libre et fouetté du crayon, dans une tache « brillante ou la cernée d'un pli ; avec le grattoir jetant des réveillons « dans l'ombre, Gavarni a conquis ce qu'il ambitionnait, ce qu'il appelait

« si ardemment sur un de ses carnets de Bordeaux, le *gris* et le *velouté*
 « du noir. Il est maître maintenant de ses procédés. Il les mélange, il les
 « associe, il les équilibre dans une parfaite mesure, ne donnant à chacun
 « que la part qu'il doit avoir dans l'effet général, ne se laissant plus aller
 « à la pente, si naturelle d'ailleurs, qu'il avait à abuser, dans les années



TÊTES D'HOMMES.

Fac simile d'une eau-forte de Jules de Goncourt, d'après un croquis de Gavarni.

« précédentes, de l'invention toute fraîche, du moyen tout neuf. C'est
 « le temps, dans ses planches, d'un magique clair obscur, de ces
 « oppositions de nuit et de lumière, de ces ombres et de ces demi-jour
 « rembranesques... Parfois, il a de ces bonheurs, de ces réussites d'un
 « noir d'une certaine valeur qu'il nous disait n'avoir jamais pu retrouver,
 « et dans son œuvre apparaissent pour la première fois ces fonds aux
 « obscurités remuantes des cirques de Goya ; apparaît cette blanche clarté

« dans laquelle rayonnent des femmes au chignon noir, à la nuque lumineuse... » Et par l'étude attentive de ces valeurs, on le voit, à dater de cette époque, distribuer dans chacune de ses pièces les masses d'ombre et de jour avec une science chaque fois plus certaine, rendre de la lumière aux faces ternes par l'habile juxtaposition d'un noir violent,



JOUEURS DE DAMES.

Fac-similé de la gravure de M. Jules de Goncourt, d'après un croquis de Gavarni

et chercher des vigueurs inconnues jusqu'à lui dans des disparates de tons puissamment calculés.

En 1844, Gavarni se décida, comme la plupart de ses amis, à se marier. Il épousa, le 27 décembre, une jeune fille dont la beauté et le talent accompli de musicienne faisaient une des plus désirables compagnes qu'il pût rêver, M^{lle} Jeanne de Bonabry. Cette union pourtant ne devait

pas être heureuse, et ne tint aucune des promesses d'avenir qui avaient semblé la déterminer. Gavarni fut pendant quelque temps fier du succès de sa jeune femme ; il aimait à la faire entendre et à lui faire présider ses réunions d'amis dans la maison nouvelle qu'il venait d'acquérir au Point-du-Jour. Il illustra de quelques lithographies particulièrement éthérées et douces une dizaine de *mélodies* dont elle était l'auteur et qu'il fit publier. Il fit même, d'après elle, une étude saisissante dans la manière la plus serrée, où la femme se dresse au milieu d'une ombre profonde, avec ses beaux cheveux noirs, ses grands yeux et son teint mat, comme une Muse tragique et passionnée. Mais, au fond, Gavarni était trop curieux de la femme pour pouvoir aimer à toujours une femme, et trop indifférent aux nécessités d'un ménage pour en accepter la régulière économie. Il négligea peu à peu de s'en occuper ; son voyage en Angleterre survint, qui acheva de desserrer les liens déjà fatigués ; puis des divergences d'humeur s'accrurent ; la vie commune cessa tristement plus tard, sur un procès vulgaire, et Gavarni reprit, sans paraître en souffrir, son existence indépendante dans la solitude. — Il lui naquit pourtant, dans les premiers temps de cette union, deux enfants, deux fils, qui furent sans nul doute ses plus chères affections.

Trois ans après son mariage, en 1847, diverses combinaisons d'affaires, destinées à reconstituer l'équilibre toujours incertain de son avoir, amenèrent Gavarni à chercher à tirer parti de sa renommée en Angleterre. Il traversa la Manche à la fin de décembre, et alla s'installer seul à Londres.

CHAPITRE III

Séjour à Londres. — Travaux divers. — Voyage en Ecosse. — *Le Highland Piper*. — Recherches mathématiques. — Retour en France. — *Le Paris*, journal de M. de Villedeuil. — *Les Propos de Thomas Vireloque*. — Gavarni décoré. — *D'Après nature*. — Suites d'aquarelles. — Dernières illustrations. — Mort de Gavarni.

Le voyage de Gavarni à Londres marque dans sa vie une époque importante. Jusque-là, emporté par la sève et l'ardeur de la jeunesse, il a constamment développé toutes les richesses de sa nature artistique. L'année qui précède son départ, on peut dire qu'il a atteint le point culminant de sa carrière. Il ne fera plus désormais que se mûrir et se conserver. En même temps, on voit s'élever en lui, par degrés, le dégoût de son art, et l'équilibre parfait de son cerveau se rompre au profit de la rêverie vaine et sans utilité. Arrivé en Angleterre avec le bénéfice d'une renommée acquise et solide, avec des entrées libres dans tous les mondes, avec — ce qui était plus précieux encore — des amitiés toutes faites pour le conseiller et l'encourager, il se laissa presque aussitôt envahir par une sauvagerie assez sombre, et chercha avec opiniâtreté l'isolement, père du spleen et de la misanthropie. Il commença pourtant par travailler avec assez d'entrain, un peu mordu sans doute par l'aspect nouveau des gens et des choses qui l'environnaient. Il publiait à la fois, dans l'*Illustrated London News* et dans l'*Illustration*, des croquis très vivants et très larges, faits tout entiers d'observation patiente et juste. Il courait Londres en tous sens, le Londres populaire surtout, s'attachant à exprimer la misère et la pauvreté débordantes des bas-fonds de la capitale anglaise, le vice brutal et meurtrier, l'ivrognerie quasi-universelle qui démentent si cruellement les tableaux heureux qu'essaye de répandre le *cant* officiel. Cette importation violente des *Gueux* de Callot au milieu de l'aristocratique public qui avait d'abord accueilli l'artiste, devait fatalement déplaire à la longue. Gavarni, d'autre part, avait trop de laisser-aller et de liberté d'allures pour réussir dans un milieu aussi flegmatique et réservé. Il lui arriva plus d'une fois de choquer son entourage, ou de désobliger, par ses caprices, les bienveillances les plus hautes. Il eut, un jour entre



DESSINÉ D'APRÈS NATURE A ÉDIMBOURG, PAR GAVARNI.

Gravé par Ménéelle.

autres, une boutade presque malhonnête. Ayant accepté de faire le portrait de la Reine à l'aquarelle, il eut, au jour fixé par lui, l'inconcevable lubie de manquer la séance royale sans un mot d'excuse. De pareilles façons expliquent suffisamment l'antipathie qu'éveilla longtemps le seul nom de Gavarni en Angleterre, et les protestations peu intelligentes qui accueillirent ses succès à son retour en France.

En 1849, il entreprit, avec le paysagiste Bouquet, un voyage en Ecosse et aux îles Hébrides, d'où il revint avec quelques-unes de ces merveilleuses pièces, publiées pour la première fois dans le grand volume in-folio où les deux artistes résumèrent leurs pérégrinations; il faut citer entre autres les *Scotch girls*, et surtout une œuvre magistrale et célèbre, le *Highland Piper*, le joueur de cornemuse, qui reste un des plus beaux morceaux qu'ait donnés Gavarni. Il faut aussi mentionner, comme datant à peu près de la même époque, le curieux portrait de l'acteur Mélingue, qu'il rencontrait souvent à Londres et qu'il admirait vivement.

En réalité, ce séjour prolongé de Gavarni en Angleterre fut loin d'être aussi fructueux qu'il aurait dû l'être pour l'artiste. La raison en est malheureusement trop facile à découvrir. Dès cette époque, une sorte de dégoût de son art s'empare de lui et tend à stériliser son génie. On dirait que les excès de production auxquels il s'est livré depuis dix ans ont fatigué sa veine, sans l'épuiser pourtant, et lui rendent désagréable ce travail assidu qu'il acceptait si gaiement naguère. Une mélancolie lui vient, faite de désillusion et de regrets; son crayon, loin de l'attirer, lui répugne, et il ne le reprend qu'après un effort chaque jour plus pénible. Ses billets mêmes, naguère d'une plume si légère et si vive, s'assombrissent et reflètent son humeur chagrine. « J'écris à Emile « Forgues, dit-il dans une lettre à son ami Louis Leroy; mais je ne sais « plus où il perche. Voici le billet, cachez-le et faites jeter à la poste, « s'il vous plaît. Ce n'est rien de secret. Il y a beau jour que je n'ai « plus de secrets.— Hélas! hélas! combien le Mont-de-Piété prêterait-il « aujourd'hui sur les secrets que j'ai eus ? »

Parallèlement, en quelque sorte, à ce dédain pour son art, une nouvelle passion s'élève en Gavarni. Il lui était resté, de ses premières années, un singulier respect des sciences mathématiques, une affection extraordinaire pour les formules abstraites et les solutions algébriques. Il y revient peu à peu, s'y jette à tête perdue, s'y adonne tout entier avec une sorte de fièvre cérébrale qui lui fait désertier tous ses travaux

ordinaires pour les plus immatérielles spéculations. Il en arriva par degrés à un état de quasi-manie intellectuelle qui réagit presque sur sa santé dans les derniers temps de son séjour à Londres. Revêtant d'une forme à peu près scientifique les vaines conceptions de sa métaphysique déséquilibrée, il voulait refaire selon sa chimère la mécanique céleste et bouleverser les lois de la pesanteur. Il alla même jusqu'à dire un jour à l'un de ses hôtes, M. Ward, qu'il se faisait fort de parvenir à faire flotter dans l'air une boîte en fer-blanc, par la seule force de la vérité.

Cette folie incipiente eût pu aller loin et causer quelque irréparable dommage. Mais, à la fin de 1851, Gavarni, lassé de son exil au pays de la brume, finit par rentrer en France. Une fois réinstallé dans sa maison d'Auteuil, avec ses deux enfants, son grand jardin qu'il se remit à cultiver avec passion, ses vieilles amitiés qui l'entourèrent de nouveau, il finit par se retrouver, et redevint jusqu'à un certain point le Gavarni des années antérieures. Il lui restait cependant une noirceur dans l'esprit, quelque chose de l'obscurité du monde abstrait où il s'était lancé; on aurait dit que son regard, comme celui de Michel-Ange, avait peine à quitter l'espace pour se reposer sur les choses et sur les êtres d'ici-bas. Il se mit à l'œuvre cependant, et se représenta au public avec de belles aquarelles gouachées, puissantes et veloutées d'aspect, dont MM. de Goncourt ont très exactement analysé la facture et décrit les procédés. Puis, dans le courant de 1852, séduit par les propositions du comte de Villedeuil, il entreprit avec lui la tâche gigantesque de faire paraître chaque jour une lithographie dans un journal quotidien, exclusivement littéraire. Ce journal, intitulé *Paris*, était rédigé par tout ce qui avait alors un nom en littérature, et parut pour la première fois le 20 octobre 1852. Gavarni, en quête d'écrivains, songea naturellement à son plus ancien ami, au compagnon de ses années de début, et lui écrivit à ce sujet les billets suivants qui le montrent sous son vrai jour, au moment de ce regain d'enthousiasme, avec la pointe de lassitude qu'il avait rapportée d'Angleterre, et l'absorption de son esprit par « la mathématique ».

« A Emile Forgues.

« Auteuil, 49, Grande route de Versailles. — 1852.

« Dis-donc! — D'abord as-tu quelques nouvelles de Ward? Je suis fort inquiet de lui.

« Et puis, dis-donc ! est-ce que tu n'as pas quelque idée de séries d'articles qui conviendraient au journal *Paris* ? Ne serais-tu pas bien aise d'avoir là un jour par semaine pour dire tout ce qui te passerait par la tête de gentil, hein ? Parle !

« Karr a un jour pour les *Gulpes*.

« Et puis, dis à ta charmante femme que je n'oublie pas le bon et affectueux accueil qu'elle m'a fait.

« Bonjour, et réponds. »

Au même.

« Que tu es bête, bon Dieu, que tu es bête ! — Je te dis de me dire ce que tu veux faire. Le reste, je l'arrangerai. Ton « motif » choisi, je t'enverrai le comte en question¹, — un brave jeune homme qui a déjà été une fois se casser le nez à ta porte. — Tu te perds, là, en quiproquo.

« Les Goncourt (deux autres garçons bien gentils que je te présenterai un soir) rendront compte de ton livre². Je n'ai pas donné mon exemplaire. Fais-en porter un chez eux, rue Saint-Georges, au coin de la rue d'Aumale, — et tu verras quels braves petits garçons c'est.

« Le principal, c'est une forme, une idée, un titre, — quelque chose de *gufpe*, — et pas lourd comme ces *Guêpes* de Karr. « Léger comme une abeille, » dit Suzanne dans le *Mariage de Figaro*. Je t'en fiche !

« Tu me diras qu'Amédée fait bien des feuilletons. — Après ça, prends donc Leroy et venez donc manger un poulet. »

Au même.

« Samedi.

« J'ai lu ton livre. C'est tout plein de très jolies choses. — Les Goncourt le liront. N'as pas peur ! ils sont froids en dessus, seulement.

« Ton idée d'*Histoires de Rue*, — eh bien, c'est bon ! — C'est un verre où tu mettras l'esprit que tu as.

« Mais j'aimerais mieux une rue tout à fait imaginaire, et qui résumerait toutes les rues, — de Paris, par exemple. Encore mieux,

1. M. de Villedeuil.

2. *La Plume Rouge*, traduction d'un roman américain de Hawthorne.



PAYSAN ÉCOSSAIS.

Dessin d'après nature de Gavarni, gravé par Messule.

une rue qui ne serait pas de Paris, mais de France, — et mieux, d'Europe. L'individuel est toujours petit. Molière ne fait pas un avare, il fait l'avarice, — pas un bourgeois, la bourgeoisie. Pourceaugnac, c'est le pays limousin, c'est la province à un certain point de vue. Ah ! je suis simpliste en diable, en généraliseur ; — homme à vouloir mettre toutes les géométries faites et à faire, y compris, bien entendu, les transcendantes, dans un théorème unique, — dans une équation unique, dont tout théorème, toute équation ne seraient que des cas particuliers.

« Mais tu me diras : « Je ne t'ai rien fait ! » — Zuge un peu, si tu m'avais fait quelque chose !

« Enfin, de quoi êtes-vous convenus ?

« J'ai bien peu de loisirs. — Le calcul intégral me prend tout ce que la caricature me laisse. Et le soir je ne suis plus un homme, — je suis un pot de bière. »

Une année durant, jour par jour, Gavarni donna au *Paris* de chaque matin une de ses meilleures pièces, celles qui, peut-être, seront dans l'avenir son titre à l'immortalité officielle et consacrée. De toute son œuvre, les séries du *Paris* sont, sans contredit, les plus étudiées, les plus creusées, et en même temps celles qui ont le plus d'envergure et vont le plus loin. Il suffit de citer l'*Histoire de politiquer*, les *Partageuses*, les *Lorettes vieillies*, les *Etudes d'Androgynes*, les *Invalides du Sentiment*, et par dessus toutes celles-ci, les résumant toutes et les achevant pour ainsi dire, la grandiose série des *Propos de Thomas Vireloque*. Il y a là en quelque sorte toute la philosophie de l'œuvre de Gavarni, son développement nécessaire et naturel. Thomas Vireloque surtout, ce personnage multiple et malléable, semble une saisissante incarnation des vues dernières de l'artiste, et cette fantaisie macabre est comme l'aboutissement définitif du maître au pessimisme aigu dont notre époque actuelle est tourmentée. C'est par là surtout que Gavarni est resté notre contemporain, et qu'on a le droit d'acclamer en lui un précurseur. Il semble qu'il ait prévu et deviné le malaise des âmes d'aujourd'hui en face des obscurs problèmes qui nous environnent, en face des certitudes écroulées et du doute étouffant. Et l'énigmatique figure de Vireloque se dresse à chaque pas devant nous, avec ses colères vengeresses, ses constatations terribles de l'humaine misère, son mépris infini pour la grande Bêtise qui peuple la terre, et lui fait condenser la vie de tous les temps dans ce



THOMAS VIRKLOQUE.

Fac-similé d'une esquisse de Jules de Gœucourt, d'après une aquarelle de Gavarni.

mot affreux : « L'histoire ancienne, mes agneaux, c'est mangeux et mangés ; blagueux et blagués, c'est la nouvelle. »

Le *Paris* ne dépassa pas sa première année. Malgré le caractère inoffensif et littéraire de ses opinions, il avait le grave tort d'être indépendant, et le gouvernement impérial, fidèle à ses traditions, supprima le journal. Il venait, il est vrai, d'en décorer l'illustrateur, sur les conseils de M. le marquis de Chennevières, et lors de la distribution des croix, à la suite du Salon de 1852, le nom de Gavarni fut accueilli par des acclamations unanimes. L'artiste en fut touché ; mais cet enthousiasme officiel avait le tort de venir un peu tard, à un moment où les croix, quelles qu'elles soient, ne sont plus légères à porter. « J'ai désiré très vivement la croix quand je portais des habits, disait-il à ce propos, mais maintenant... » Et d'un coup d'œil il désignait la blouse bleue dont il s'affublait dans son jardin.

Ce jardin, où Gavarni rentrait après sa belle campagne du *Paris*, fut, avec les mathématiques, la dernière et la plus vive peut-être de ses passions. Il avait, au moment de son mariage, acheté sa maison dans le voisinage du Point-du-Jour, une soixantaine de mille francs, avec le jardin, sous le fallacieux prétexte qu'une semblable opération devait être plus avantageuse qu'un simple loyer à Paris. Les difficultés et la gêne du paiement ne l'empêchèrent pas d'être mordu au vif de l'amour de sa propriété. Son jardin devint un tonneau des Danaïdes, où s'engouffra le plus clair de ses revenus. Il le dessinait et redessinait, plantait et replantait, bouleversait en tous sens le sol, peignait le gazon de ses pelouses comme un chauve ses rares cheveux, rêvait des décors et des cascates, creusait des vallées et surhaussait des mamelons avec la ténacité la plus industrieuse. Puis, quand à force de travail et d'argent il était arrivé à un résultat qu'on eût pu croire définitif, une nouvelle turlutaine s'emparait de son imagination et le lendemain le beau jardin disparaissait tout à coup, comme un monde enchanté, sous la pioche acharnée d'une légion de terrassiers. Dans son atelier, sur un pupitre spécial, il avait toujours sous ses yeux le plan de son domaine incessamment martyrisé. Et jusqu'au dernier moment, en 1864, on le voit épris d'arbres verts, d'essences rares, achetant au jardinier du Palais de l'Industrie, à la fin d'un Salon, un lot considérable de déodoras et de sapins coûteux, malgré sa situation embarrassée ¹.

1. M. de Chennevières, *Souvenirs d'un Directeur des Beaux-Arts*, troisième partie.



G. Maspero.

LE GIN.

Gravure de G. Maspero, d'après une sanguine de Gavarni.

Après la fin prématurée du *Paris*, Gavarni resta quelque temps inactif, absorbé qu'il était par ses cultures et sa passion mathématique. Quand il se remit au travail, il chercha de nouveau dans l'aquarelle un moyen de se sauver de l'ennui du métier qui l'accablait. Mais la gouache même, qu'il employait naguère, ne répondait plus au besoin de rapidité qu'il éprouvait sans trêve en face de son art. Faire vite était devenu son but, et ses procédés se modifièrent encore une fois sous l'influence de ce désir presque maladif. MM. de Goncourt ont analysé en détail cette nouvelle transformation de son faire avec une précision de termes qu'il est inutile de chercher à égaler : « Il adopta le lisse du papier écolier, « du papier Whatman, quelquefois jauni à la fumée d'une chambre où « l'on fumait. C'était d'abord un croquis léger à la mine de plomb, qu'il « atténuait encore avec de la mie de pain, puis il indiquait les ombres « avec un pinceau trempé dans de l'encre de Chine, mélangée de carmin « pour la réchauffer. Les teintes peu foncées qui faisaient ses ombres, « il les posait avec un pinceau presque sec, s'efforçant de les obtenir en « frottis qui, — disait-il, — n'alourdisaient pas. Puis, là dessus, sur ce « dessin du ton effacé d'une photographie brûlée, sur ce dessin que « l'encre de Chine fixait naturellement, il lavait avec les eaux les plus « vaporeuses, jetant les tons les plus frais ; alors, avec une plume « grosse comme une plume de roseau, et chargée d'une couleur rousse, « il arrêta les contours. Enfin, il ravivait le tout de petits rehauts de « gouache spirituelle¹ ». C'est ainsi qu'il exécuta notamment les cent cinquante aquarelles de la collection de M. Hetzel. Il en faisait quatre ou cinq en une journée, et l'éditeur les lui achetait à raison de cinquante francs pièce. Ce sont les mêmes qui ont été revendues, il y a trois ans, près de deux cent mille francs.

Ainsi s'écoulèrent quelques années uniquement remplies par la publication des *Masques et Visages*, un de ses recueils les plus connus et les moins heureux, par quelques essais d'eau-forte qui échouèrent, par la culture de son jardin et la rêverie scientifique. C'est alors qu'il écrivit à son vieil ami : « Ce que je fais ? Les *Masques et Visages*, par métier, et, « par partie de plaisir, je travaille à faire rentrer le calcul infinitésimal « dans la géométrie pure. » — Il s'occupait aussi avec une tendresse profonde de ses deux fils, Jean et Pierre, l'aîné surtout, qu'il aimait avec

1. De Goncourt ; *Gavarni, l'Homme et l'Œuvre*.

une passion avivée par la délicatesse de ce charmant petit être. Il avait même installé dans sa maison, pour suivre de plus près sa première éducation, un pensionnat entier d'enfants, avec leur maître, et n'en sortait plus guère, retenu chez lui par cette frêle existence accrochée à la sienne. Puis vint un jour cruel où son enfant lui fut ramené ensanglanté, atteint d'une hémorrhagie qui fut difficile à arrêter. Une fièvre typhoïde se greffa sur ce premier accident ; après une période d'attente anxieuse, les progrès du mal allèrent s'accroissant lentement et la mort emporta le garçonnet préféré de Gavarni. La douleur du père fut immense et dura longtemps. Il se fit dans son esprit un trou noir que rien ne put combler désormais. Il resta jusqu'à la fin de sa vie comme affaibli du coup qu'il avait reçu et disait tristement à ses amis : « Je n'ai presque plus d'orgueil, et je n'ai plus du tout de vanité... »

Il revint cependant encore une fois sous les yeux du public, en 1859, avec son beau recueil de lithographies intitulé *D'après nature*, quatre dizains pour lesquels J. Janin, les Goncourt, P. de Saint-Victor firent quelques pages de texte. Ce fut en quelque sorte le bouquet de son feu d'artifice, les adieux du roi de la pierre, et ces adieux furent dignes de lui. Jamais il n'avait fait plus simple et plus magistral, plus vrai et plus artistique à la fois. Et dans ce volume final, malgré les peines de sa vie, malgré la vieillesse approchante, on retrouve encore la femme, la grande curiosité de son art, mais cette fois comme une fleur un peu fanée d'arrière-saison, avec une note aiguë de mélancolie et d'alanguissement, qui s'exprime plus sûrement à la dernière page du volume : un débardeur à la fin du bal, à peine vêtu de sa chemise qui lui tombe des épaules et de son mince pantalon de velours, adossé à un portant dans une attitude à la fois révélatrice et mensongère. Au dessous Gavarni avait écrit cette légende qui semble résumer son opinion définitive de la femme : « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup dansé. »

Les dernières années de Gavarni ne furent plus guère remplies que par des travaux secondaires d'illustration. Il s'était adonné, plus ou moins, à toutes les époques de sa vie, à ce genre de productions, et ses dessins gravés sur bois pour les *Français peints par eux-mêmes*, pour le *Diable à Paris* et pour le *Juif Errant* méritent dans son œuvre une mention spéciale et attentive. On ne peut pas dire cependant qu'en Gavarni l'illustrateur de livres ait jamais dépassé le niveau de l'honnête ;

et si dans les deux premiers ouvrages l'observation et la connaissance approfondie du monde ambiant ont donné un certain relief aux pages qu'il y insérait, il faut reconnaître qu'une bonne partie des volumes qu'il a illustrés n'ont pas été sauvés par son crayon de l'oubli qu'ils méritaient. D'ailleurs, à partir de 1860, Gavarni en réalité n'est plus lui-même. Chaque jour davantage détaché de son art, c'est à peine s'il consent à manier encore de temps en temps son pinceau d'aquarelliste, et à envoyer chez l'éditeur quelques maigres coloriations qu'on fait graver à la manière anglaise pour des livres d'étrennes. Le public, ce tyran qui veut être courtisé sans cesse, l'a oublié peu à peu et s'est détaché de lui, et cette ingratitude, contre laquelle toute lutte était impossible, ne fut pas la moindre amertume des derniers temps de l'artiste. D'ailleurs, ce genre de gravure, pour lequel il n'était pas fait, ne donnait, malgré ses efforts, que des résultats plus que médiocres. Toutes ses planches s'enfumaient d'un brouillard gris, uniforme, dû au fini, au pointillé de ces vignettes de Keepsake. Son propre travail aussi subissait une transformation manifeste. Ses personnages, par un singulier retour des choses, reprenaient l'aspect émacié qu'ils avaient à ses débuts. Leur anatomie se gâtait de jour en jour, ils se dégingandaient en postures fausses ou forcées; l'expression devenait terne et banale. En peu de temps, dans ces figures faites de pur chic, on voit s'introduire le convenu, le poncif. La décadence était certaine, irrémédiable.

Sa vie, du reste, semblait manquer désormais de ressort matériel. On eût dit que, dégagé de tout intérêt terrestre, son esprit n'appartenait plus qu'au monde de l'idéalité. Il s'enfermait de plus en plus chez lui, en tête à tête avec la muse mathématique à laquelle il s'était voué tout entier, ne sortant plus qu'à de rares intervalles, ne voyant plus guère ses amis. Il avait, en 1862, fondé avec Sainte-Beuve, les Goncourt, Gautier, Saint-Victor et quelques autres, un dîner mensuel chez le restaurateur Magny : il cessa d'y venir dès que la vogue l'eut envahi. La plus cruelle épreuve de ses dernières années, l'expropriation de sa maison du Point-du-Jour, rasée par le chemin de fer de ceinture, ne parvint qu'à peine à le faire sortir pendant quelque temps de sa torpeur. Cette expropriation, qui lui enlevait son nid d'arbres verts et l'abri de sa vieillesse malade, se fit dans des conditions désastreuses pour lui. Ce fut en vain qu'il essaya de réclamer. L'intervention de la princesse Mathilde, une longue lettre qu'il écrivit à Napoléon III, et qui



UN DES DERNIERS CROQUIS DE GAVARNI.

Gravure de C. Meunier.

est comme le cri d'agonie d'un blessé qu'on achève, n'amènèrent aucun résultat. Il dut quitter sa maison, et après être resté quelque temps dans le voisinage, il eut l'idée étrange, malgré le délabrement de sa fortune, d'acheter une grande propriété dans l'avenue de l'Impératrice. Il y vécut encore quelque temps, de plus en plus sauvage et isolé, avec l'amertume des soucis d'argent revenus en ces derniers temps, et qu'il ne supportait plus avec la même philosophie. Il ne lui restait plus rien de l'indifférence du Gavarni d'autrefois, répondant à un ami qui offrait de le cautionner dans une affaire : « Comment peux-tu me parler de ta solvabilité, toi qui n'as seulement pas eu de dettes ! » Il lui était venu, au contraire, avec les années, une crainte exagérée des soucis de ce genre. — Au commencement de 1866 il quitta encore une fois son installation, et se transporta dans une petite maison d'Auteuil, triste et sombre. C'est là qu'il mourut d'épuisement, le 24 novembre, entre les bras de son fils Pierre, accouru en hâte auprès de lui.

La mort de Gavarni passa peu aperçue dans l'obscurcissement général des dernières années de l'Empire. Il n'était plus guère apprécié de ses contemporains, et les générations nouvelles n'avaient pas encore eu le temps de le connaître. Mais par une évolution, qui se produit presque toujours pour l'artiste destiné à survivre, sa renommée aujourd'hui est aussi populaire parmi nous qu'elle le fut jadis, en son plus beau temps, parmi nos pères et nos aïeux. C'est que, dans cette œuvre si considérable et si variée qui nous reste de lui, les ans ont fait peu à peu le triage de ce qui était périssable, et ne nous ont plus laissé que l'art pur, dégagé de tout alliage et de toute médiocrité. Dès à présent, on peut entrevoir le rang qu'occupera Gavarni, dans les siècles futurs, parmi les maîtres de l'observation pénétrante et vraiment humaine : sa place est marquée dorénavant, au dessus de Hogarth, et non loin de Callot. Et pour quiconque voudra, dans l'avenir, rechercher la première moitié de notre siècle, en connaître en détail la vie intime, en reconstituer la psychologie d'une façon certaine et dégagée de tout parti-pris, il faudra nécessairement avoir recours au meilleur de tous les descripteurs, à celui qui a condensé dans son œuvre toute cette période de notre histoire, à l'auteur de *Thomas Vireloque*, Gavarni.

NOTES ET RENSEIGNEMENTS

BIBLIOGRAPHIE

1. — *Gavarni, l'Homme et l'Œuvre*, par Edmond et Jules de Goncourt. Paris, Plon, 1870, 1 vol. in-8°.

Le volume de MM. de Goncourt restera toujours, sur Gavarni, un des travaux les plus complets et les plus intéressants. Le procédé photographique des auteurs n'est pas toujours absolument exact, et l'on peut dire qu'il leur a manqué un peu de recul que le temps seul pouvait leur donner. Peut-être aussi ont-ils admis un peu vite quelques-unes des assertions du maître. En affirmant que Gavarni faisait toujours ses légendes d'après ses dessins, et que chez lui le travail graphique précédait toujours la pensée écrite, ils ont à coup sûr été trop loin. La chose est vraie d'un certain nombre de pièces ; elle est loin de l'être en général. Gavarni a laissé, en effet, un certain nombre de légendes toutes prêtes, et qui attendent leur dessin. De même, il est vrai d'établir que les légendes de Gavarni sont bien de lui. Mais en disant à MM. de Goncourt (p. 274) que deux légendes seulement de son œuvre étaient l'une d'Alphonse Karr, et l'autre d'E. Forgues, le maître commettait une légère inexactitude. Le numéro 31 des *Couillises* (*Charivari* du 23 octobre 1858) est signé *Gavarni d'après E. Forgues* ; de même le « Veux-tu te sauver, sauvage ! » paru dans la *Caricature* du 26 décembre 1841, avait été entendu sur le vif par mon père et rapporté par lui à Gavarni. En y joignant le numéro 10 des *Débardeurs*, dont il est question dans le livre de MM. de Goncourt, cela fait trois légendes qui reviennent à E. Forgues. Ceci, bien entendu, n'a ni pour but ni pour résultat de diminuer en quoi que ce soit l'authenticité du reste, et cette mince chicane n'enlève rien au très grand mérite de l'œuvre de MM. de Goncourt. Par le tour de leur propre esprit comme par leur science profonde des procédés techniques, ils étaient mieux que personne en mesure de comprendre et d'expliquer le génie et la manière de Gavarni. D'ailleurs comme aqua-fortistes, ils ont merveilleusement interprété plusieurs compositions du grand artiste.

2. — *Catalogue raisonné de l'Œuvre de Gavarni*, par Armelhault et Bocher. Paris, 1873, 1 vol. gr. in-8°.

Cet ouvrage excellent contient tout ce qu'il est possible de savoir sur l'œuvre gravée de Gavarni. Il est indispensable à quiconque voudra se rendre un compte exact de l'immense travail de l'artiste. Il est à regretter que les aquarelles, les dessins épars et les très rares toiles de Gavarni n'aient point été enregistrés aussi consciencieusement.

3. — *Gavarni*, étude par G. Duplessis. Paris, Rapilly, 1876, in-8°.

Réimpression d'un travail paru dans la *Gazette des Beaux-Arts* ; quelques pages d'allure vive et attrayante.



UN DES DERNIERS CROQUIS DE GAVARNI

4. — *Souvenirs d'un Directeur des Beaux-Arts*, par Ph. de Chennevières, troisième partie. Paris, aux bureaux de l'ARTISTE, gr. in-8°.
Étude fine et malicieuse, écrite avec la grâce spirituelle de l'auteur des *Contes de Saint-Sautin*.
5. — *Causeries du Lundi*, tome VI. Paris, Garnier frères, in-18.
6. — *Manières de voir et façons de penser*, par Gavarni, précédé d'une étude par Ch. Yriarte. Paris, Dentu, 1869, 1 vol. in-18.



UN DES DERNIERS DESSINS DE GAVARNI.

Enfin, divers articles insérés dans *l'Art* (tome I, 1875), la *Gazette des Beaux-Arts*, *l'Artiste*, etc., dont on retrouvera l'énumération dans les tables de ces différents périodiques.



UN DES DERNIERS CROQUIS DE GAVARNI.

Parmi les manuscrits inédits laissés par Gavarni, et actuellement entre les mains de son fils, M. Pierre Gavarni (à l'obligeance duquel sont dus la plupart des renseignements contenus dans cette étude), il faut

citer, à titre de curiosité, ses *Cahiers de recherches mathématiques*, contenant, entre autres travaux :

1° Une *Théorie du travail des forces tournant sur leur point d'application aux corps d'ailleurs libres dans l'espace* ;

2° *Propriétés du segment, ou trigonométrie mixtiligne* ;

3° *Le Trigonomètre*, discussion d'un solide tel que ses ordonnées sont la mesure des périmètres de tous les triangles imaginables, inscrits dans un cercle donné ;

4° *De la transmission des quantités du mouvement*, entre les masses supposées absolument dures et rigides.

Gavarni a enfin laissé un *Journal* de sa vie, des correspondances, des carnets divers, précieusement conservés par son fils.

L'ŒUVRE DE GAVARNI

Nous ne pouvons donner ici qu'un résumé très succinct de l'œuvre de Gavarni, que MM. de Goncourt estiment à dix mille pièces. Le catalogue de MM. Mahérault et Bocher, complet pour la partie qu'ils traitent, relève plus de trois mille lithographies de toutes sortes :

Portraits. — Ce sont, entre autres, ceux de la duchesse d'Abrantès (il y en a trois, dont le dernier est de 1838), de S. Henry Berthoud, de Chandellier, de Déjazet (paru dans l'*Artiste*), d'Henri Monnier, de Decamps, de Musset, du prince Napoléon (ces trois derniers parus dans les *Célébrités contemporaines*, Lemercier, éditeur), des Goncourt, d'E. Forgues, Münger, Banville et A. Karr (parus dans le journal *Paris*). Enfin, celui de Mélingue, fait pendant le séjour de Gavarni à Londres, et celui de Rosa Bonheur, inachevé et tiré à quatre ou cinq épreuves après la mort de Gavarni.

Journaux et Revues. — C'est dans la presse périodique, de 1830 à 1860, que se trouve la presque totalité de l'œuvre lithographique de Gavarni. Nous citerons seulement les principales de ces publications avec le chiffre de pièces qu'elles contiennent :

FRANCE. — DESSINATEURS.

GAVARNI. — 5.



PORTRAIT DE GAVARNI UN AN AVANT SA MORT

Par son fils Pierre Gavarni.

L'*Artiste* (1831-1857), soixante-quinze lithographies, dont quelques-unes fort belles.

Bagatelle (1838), six lithographies.

Les *Beaux-Arts* (Curmer, 1843-44), neuf lithographies.

La *Caricature* (1831-1841), cent six lithographies, dont la plupart furent reproduites, après un certain intervalle, dans le *Charivari*.

Le *Carrousel* (1836-1837), vingt-cinq lithographies.

Le *Charivari* (1838-1848), mille cinquante-quatre lithographies.

Suites principales : Les *Artistes*, la *Boîte aux Lettres*, le *Carnaval* et le *Carnaval à Paris*, *Clichy*, les *Coulisses*, les *Débardeurs*, les *Enfants terribles*, les *Etudiants de Paris*, les *Fourberies de femmes en matière de sentiment*, les *Impressions de ménage*, les *Lorettes*, la *Vie de jeune homme*.

L'*Eclair*, revue littéraire, dramatique et artistique (1852-1853), douze pièces.

Le *Paris*, journal, deux cent quatre-vingts pièces.

L'*Abeille impériale* (1852), dix lithographies.

Il faut enfin mentionner un très grand nombre de morceaux de musique, parmi lesquels les *Mélodies de madame Jeanne Gavarni*, premier dessin (1854), qui sont une des plus délicieuses suites du maître.

Aquarelles. — Il existe un très grand nombre d'aquarelles de Gavarni, différant très complètement entre elles suivant la date à laquelle elles ont été faites. On peut citer, comme marquant les deux extrêmes de son talent, les deux aquarelles données par lui à E. Forgues et représentant une chanteuse de salon ; et, d'autre part, les deux dessins coloriés appartenant à M^{me} Ernest Picard. La pleine valeur du talent d'aquarelliste de Gavarni se montre surtout dans la belle pièce que possède actuellement M^{me} Louis Leroy, et qui est peut-être la meilleure du maître.

M. Hetzel a mis en vente, le 26 mai 1884, la presque totalité de sa collection, cent trente-quatre aquarelles de Gavarni, la plupart excellentes. On trouvera ci-dessous la description de quelques-unes de ces belles pièces, avec le prix qu'elles ont atteint :

N^o 1. — Le Carré de l'hypoténuse ? Vous avez bien connu le carré des Champs-Élysées ?... Eh bien ! c'est un carré comme ça !... pas si long.

Deux personnages : un vieillard en cravate blanche, causant avec un jeune homme en robe de chambre. (Hauteur 29 cent., largeur 21 cent.). — 1.500 francs.

N° 15. — *Le Propriétaire*, mêmes dimensions, 1.300 francs.

N° 22. — *Caporal et Sergent*.

Deux cuisiniers debout et causant. Aquarelle gouachée. (Hauteur 27 cent., largeur 21 cent.) — 1.300 francs.

N° 25. — *Pour lors, un soir, Talma me dit : Cora...*

Vieille femme coiffée d'un bonnet, l'air important, prenant une prise de tabac. Aquarelle gouachée. (Hauteur 30 cent., largeur 21 cent.) — 1.700 francs.

N° 46. — *Taxus baccata* (en français : le gros t'if).

Jardinier amateur, debout, en chapeau de paille et lunettes, entouré de pots étiquetés. Aquarelle gouachée. (Hauteur 28 cent., largeur 21 cent.) — 1.730 francs.

N° 76. — *Le Dimanche*.

Un jeune homme et une jeune femme en partie de campagne, se reposant. Aquarelle gouachée. (Hauteur 27 cent., larg. 21 cent.) — 1.400 francs.

N° 123. — *Le Vin*.

Un ouvrier et sa femme dansant gaiement dans la campagne. (Hauteur 28 cent., largeur 21 cent.) — 1.900 francs.

N° 133. — *Quand nos demoiselles auront fini d'offenser la morale publique on va danser.*

Personnage de carnaval. Aquarelle gouachée dans les blancs. (Hauteur 30 cent., largeur 21 cent.) — 1.550 francs.

Un très grand nombre d'aquarelles de Gavarni font aujourd'hui partie de la collection de M. Olry.

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Portrait de Gavarni par lui-même.....	5
Le premier dessin de Gavarni. (Sa chambre à Tarbes).....	7
Buste d'homme, d'après un croquis au cure-dent.....	9
Mon épouse serait-elle légère? d'après une aquarelle.....	13
Homme assis, d'après un croquis.....	17
Si mon pince-nez m'empêche de voir, ça ne regarde personne, d'après une aquarelle.....	19
Elle va chanter! d'après une aquarelle.....	23
Fille a chanté! d'après une aquarelle.....	23
La femme en chapeau, d'après un croquis.....	27
Un des derniers croquis de Gavarni.....	31
Jalouret, vous êtes un polisson! d'après l'aquarelle de la collection Soutze.....	35
Chanteurs ambulants, d'après un croquis.....	37
Têtes d'hommes, d'après un croquis.....	43
Joueurs de dames, d'après un croquis.....	44
Dessin d'après nature fait à Edimbourg.....	47
Paysan écossais, dessin d'après nature.....	51
Thomas Vireloque, d'après une aquarelle.....	53
Le Gin, d'après une sanguine.....	55
Un des derniers croquis de Gavarni.....	59
Idem.....	62
Idem.....	63
Idem.....	64
Portrait de Gavarni, un an avant sa mort, par son fils Pierre Gavarni.....	66

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

	Pages
Enfance de l'artiste. — Ses premiers essais. — Départ pour la province. — Séjour à Bordeaux. — Voyage dans les Pyrénées. — La Mésangère et les costumes pittoresques. — Retour à Paris. — Premières lithographies. — Girardin et la Mode. — Balzac et la <i>Peau de Chagrin</i> . — La Révolution de Juillet. — Etudes et projets. — Les <i>Travestissements pour 1832</i> et les <i>Physionomies de la population de Paris</i>	3

CHAPITRE II

Gavarni littérateur. — Le <i>Journal des gens du monde</i> . — Sa chute. — Séjour à Cliché. — Entrée au <i>Charivari</i> . — Les <i>Fourberies des femmes en matrice de sentiment</i> . — Les <i>Etudiants</i> . — L'Affaire Peytel. — Les <i>Lorettes</i> . — Les <i>Enfants terribles</i> . — Le <i>Carnaval</i> . — Mariage de l'artiste. — Séries diverses. — Départ pour Londres.	18
--	----

CHAPITRE III

Séjour à Londres. — Travaux divers. — Voyage en Ecosse. — Le <i>Highland Piper</i> . — Recherches mathématiques. — Retour en France. — Le <i>Paris</i> , journal de M. de Villedeuill. — Les <i>Propos de Thomas Viradoque</i> . — Gavarni décoré. — D'Après nature. — Suites d'aquarelles. — Dernières illustrations. — Mort de Gavarni.	46
NOTES ET RENSEIGNEMENTS.	61
TABLE DES GRAVURES.	69



LES ARTISTES CÉLÈBRES

BIOGRAPHIES, NOTICES CRITIQUES ET CATALOGUES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE

M. EUGÈNE MÜNTZ

OUVRAGES PUBLIÉS :

Donatello, par M. Eugène MÜNTZ. Ouvrage illustré de 48 gravures. Prix : broché, 5 fr.; relié, 6 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 15 fr.

Fontenay, par M. Charles YRIARTE. Ouvrage illustré de 17 gravures. Prix : broché, 2 fr.; relié, 4 fr. 50; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 4 fr. 50.

Bernard Palissy, par M. Philippe BURTU. Ouvrage illustré de 30 gravures. Prix : broché, 2 fr. 50; relié, 5 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 6 fr.

Jacques Callot, par M. Marius VACHON. Ouvrage illustré de 51 gravures. Prix : broché, 3 fr.; relié, 6 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 7 fr. 50.

Pierre-Paul Prud'hon, par M. Pierre GAUTHIER. Ouvrage illustré de 34 gravures. Prix : broché, 2 fr. 50; relié, 5 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 6 fr.

Rambrandt, par M. Émile MICHEL. Ouvrage illustré de 41 gravures. Prix : broché, 5 fr.; relié, 8 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 13 fr.

François Boucher, par M. André MICHEL. Ouvrage illustré de 44 gravures. Prix : broché, 5 fr.; relié, 8 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 15 fr.

Edelinck, par M. la Vicomtesse HENRI DELABORDE. Ouvrage illustré de 34 gravures. Prix : broché, 3 fr. 50; relié, 6 fr. 50; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 10 fr. 50.

Decamps, par M. Charles CLÉMENT. Ouvrage illustré de 37 gravures. Prix : broché, 5 fr. 50; relié, 8 fr. 50; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 10 fr.

Phidias, par M. Maxime COLLIGNON. Ouvrage illustré de 45 gravures. Prix : broché, 4 fr. 50; relié, 7 fr. 50; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 12 fr.

Henri Regnault, par M. ROGER HARR. Ouvrage illustré de 40 gravures. Prix : broché, 4 fr.; relié, 7 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 13 fr.

Jean Lamour, par M. Charles GOURNAULT. Ouvrage illustré de 26 gravures. Prix : broché, 1 fr. 50; relié, 4 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 4 fr.

Fra Bartolommeo della Porta et Mariotto Albertinelli, par M. Gustave GRUYER. Ouvrage illustré de 31 gravures. Prix : broché, 4 fr.; relié, 7 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 13 fr.

La Tour, par M. CHAMFFLEURY. Ouvrage illustré de 15 gravures. Prix : broché, 4 fr.; relié, 7 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 13 fr.

Le Baron Gros, par M. G. DARGENTY. Ouvrage illustré de 23 gravures. Prix : broché, 3 fr. 50; relié, 6 fr. 50; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 10 fr.

Philibert de L'Orme, par M. Marius VACHON. Ouvrage illustré de 34 gravures. Prix : broché, 6 fr. 50; relié, 5 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 6 fr.

Joshua Reynolds, par M. Ernest CHESNEAU. Ouvrage illustré de 18 gravures. Prix : broché, 6 fr.; relié, 6 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 7 fr. 50.

Ligier Richier, par M. Charles GOURNAULT. Ouvrage illustré de 32 gravures. Prix : broché, 2 fr. 50; relié, 5 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 6 fr.

Eugène Delacroix, par M. Eugène YERGES. Ouvrage illustré de 40 gravures. Prix : broché, 5 fr.; relié, 8 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 15 fr.

Gérard Terburg, par M. Émile MICHEL. Ouvrage illustré de 34 gravures. Prix : broché, 3 fr.; relié, 6 fr.; 100 exemplaires numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 7 fr. 50.

EN PRÉPARATION :

Les Audran, par M. Georges DUPLESSIS.

Les Bouille, par M. Henri HAVARD.

Andrea del Sarto, par M. Paul WART.

Viollet-le-Duc, par M. DE DAUDOT.

Mino da Fiesole, par M. GUERAZZO.

Turner, par M. G. HANBERT.

Corot, par M. Albert WOLFF.

Botticelli, par M. Georges LAFENESTRE.

Jordaens, par M. Paul LENO.

Puget, par M. DE MONTAIGLON.

John Constable, par M. Robert HONARY.

Le Corrège, par M. André MICHEL.

Paul Véronèse, par M. Charles YRIARTE.

Kaulbach, par M. GRAND-CARTHERY.

M^{re} Vigée-Lebrun, par M. Charles PILLET.

Jean Bologne, par M. Maurice GERARD.

Rude, par M. Alexis REYRAND.

Velasquez, par M. Paul LEPOY.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03196 8533



